N° 149 1er Février 1932

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La grâce du moment présent et la fidélité dans les petites choses

Le devoir qu'il nous faut accomplir d'heure en heure est un signe de la volonté de Dieu sur nous en particulier, *hic et nunc*, et il contient ainsi une lumière pratique très sanctifiante, qui est celle de l'Évangile appliqué aux diverses circonstances de notre vie; ce sont vraiment les leçons de choses du bon Dieu.

Si, à l'exemple des saints, nous savions considérer ainsi chaque moment, nous verrions que chacun contient non seulement un devoir à accomplir, mais une grâce pour être fidèle à ce devoir.

Au fur et à mesure que de nouvelles circonstances se présentent avec les obligations qu'elles comportent, de nouvelles grâces actuelles nous sont offertes pour tirer de ces circonstances le meilleur profit spirituel. Au-dessus

de la suite des faits extérieurs de notre vie, il y a la série parallèle des grâces actuelles qui nous sont offertes, comme l'air arrive par ondes à notre poitrine pour nous permettre de respirer.

La suite de ces grâces actuelles, reçues avec fruit ou au contraire négligées par chacun de nous, constitue l'*histoire individuelle de notre âme*, telle qu'elle est écrite en Dieu au *livre de vie*, et telle que nous la verrons un jour. C'est ainsi que Notre-Seigneur continue de vivre dans son corps mystique; surtout dans ses saints il continue une vie qui ne finira jamais, vie qui comporte à tout moment des grâces toujours nouvelles et de nouvelles opérations.

Notre-Seigneur a dit : « *Je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur, pour qu'il demeure toujours avec vous, l'Esprit de vérité*, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et ne le connaît point; mais vous le connaissez, parce qu'il demeure au milieu de vous... *Il vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit* » (Jean, XIV, 16, 26). Le Saint-Esprit enseigne donc toutes choses au jour le jour à ceux qui veulent l'entendre, et il écrit la loi de Dieu avec la grâce dans les âmes, soit immédiatement, soit par la prédication de l'Évangile. Saint Paul ne dit-il pas aux Corinthiens : « Avons-nous besoin, comme certains, de lettres de recommandation auprès de vous ou de votre part? *C'est vous-mêmes qui êtes notre lettre*... Oui, manifestement vous êtes *une lettre du Christ, écrite par notre ministère, non avec de l'encre, mais par l'Esprit du Dieu vivant; non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur vos cœurs* » (II Cor., III, 2, 3). — Ainsi s'écrit dans les âmes l'histoire intérieure de la vie de l'Église jusqu'à la fin des temps. C'est elle qui est annoncée de façon symbolique dans l'Apocalypse et qui ne se lira clairement qu'au dernier jour.

Comme le dit le Père de Caussade en trois pages remarquables qu'on nous permettra de citer : « Oh ! la belle histoire ! *Le beau livre que l'Esprit-Saint écrit présentement !* Il est sous presse, âmes saintes ! il n'y a point de jour qu'on n'en arrange les lettres, que l'on n'y applique l'encre, que l'on n'en imprime les feuilles. Mais nous sommes dans la nuit de la foi ; le papier est plus noir que l'encre... ; c'est une langue de l'autre monde... Vous ne pourrez lire cet évangile (vivant) que dans le ciel... Si le mélange de vingt-quatre lettres est incompréhensible, de sorte qu'elles suffisent à composer à l'infini des volumes différents et tous admirables dans leur genre, qui pourra exprimer ce que Dieu fait dans l'univers ?... Apprenez-moi, divin Esprit, à lire dans *ce livre de vie* ! Je veux devenir votre disciple, et, comme un simple enfant, croire à ce que je ne puis voir (1).

« *Qu'il y a de grandes vérités cachées aux yeux même des chrétiens qui se croient le plus éclairés !* ... Pour nous unir à lui, Dieu se sert des créatures les plus mauvaises aussi bien que des meilleures, et des événements les plus fâcheux aussi bien que des plus agréables ; et notre union avec lui est même d'autant plus méritoire que les moyens qui nous servent à l'entretenir sont, de leur nature, plus répugnants (2). »

« *Le moment présent est toujours plein de trésors infinis ; il contient plus que vous n'avez de capacité.* La foi est la mesure : *vous y trouverez autant que vous croyez.* L'amour est aussi la mesure : *plus votre cœur aime,* plus il désire, et plus il désire, *plus il trouve.* La volonté de Dieu se pré-

(1) *L'Abandon à la Providence divine,* édition abrégée, l. II, ch. v.
(2) *Ibid.,* ch. VI. Du moins il en est souvent ainsi, bien qu'un acte nullement pénible soit parfois très méritoire, comme l'oraison consolée d'un saint.

sente, à chaque instant, comme une mer immense que votre cœur ne peut épuiser. Il n'en reçoit qu'autant qu'il s'étend par la foi, par la confiance et par l'amour; tout le reste du créé ne peut remplir votre cœur, qui a plus de capacité que tout ce qui n'est pas Dieu. Les montagnes qui effraient les yeux ne sont que des atomes dans le cœur. La divine volonté est un abîme, dont le moment présent est l'ouverture : *plongez-vous dans cet abîme et vous le trouverez toujours infiniment plus étendu que vos désirs*. Ne faites la cour à personne, n'adorez point les fantômes; ils ne peuvent ni vous donner, ni vous ôter. La seule volonté de Dieu fera votre plénitude, qui ne vous laissera aucun vide; adorez-la, allez droit à elle,... ôtez les idoles... Quand le moment effraie, affame, dépouille, accable tous les sens, alors *il nourrit, il enrichit, il vivifie la foi*, qui se rit des pertes, comme un gouverneur dans une place imprenable se rit des attaques inutiles (1). »

Aussi, conclut le même auteur : « Quand la volonté de Dieu s'est révélée à une âme et qu'elle lui a fait sentir qu'*elle est prête à se donner tout entière pourvu que l'âme se donne à elle aussi de son côté*, celle-ci éprouve, en toutes rencontres, un secours puissant; pour lors, elle goûte par expérience le bonheur de cette venue de Dieu; et elle en jouit d'autant plus qu'elle a mieux compris, dans la pratique, l'abandon où elle doit être, à tous les moments, vis-à-vis de cette volonté tout adorable (2). »

Dieu est comme *un océan qui porte* ceux qui avec confiance se livrent à lui et font ce qui est en leur pouvoir pour suivre ses inspirations, comme le navire docile aux vents favorables. En ce sens Notre-Seigneur disait

(1) *Ibid.*, ch. III.
(2) *Ibidem.*

(Jean, III, 8) : « *Le vent souffle où il veut et tu entends sa voix ; mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va : ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit.* »

Que tout cela est grand ! Pendant que la minute présente s'écoule, rappelons-nous que *ce qui existe*, ce n'est pas seulement notre corps, notre sensibilité douloureusement ou agréablement impressionnée, mais aussi notre âme spirituelle et immortelle, la grâce actuelle qui nous arrive, le Christ qui influe sur nous, la sainte Trinité qui habite en nous. Alors nous entreverrons *l'infinie richesse du moment présent*, et son rapport avec l'instant immuable de l'éternité où nous devons entrer un jour. Ne nous contentons pas de voir la minute présente *sur la ligne horizontale du temps*, entre un passé qui n'est plus et un avenir temporel incertain; voyons surtout cette minute présente *sur la ligne verticale* qui la rattache à l'unique instant de l'immobile éternité. Quoi qu'il arrive, disons-nous : *en ce moment Dieu est, et il veut m'attirer à Lui.* En un des instants les plus douloureux de son existence, où il crut perdue la chère congrégation qu'il venait de fonder, saint Alphonse entendit cette parole de la bouche d'un laïque de ses amis : « Dieu existe toujours, Père Alphonse » ; non seulement il retrouva son courage ; mais cette heure douloureuse fut une des plus fécondes de sa vie.

Soyons ainsi saintement attentifs à la grâce actuelle qui de minute en minute nous est offerte pour l'accomplissement du devoir présent. Nous verrons de mieux en mieux ainsi ce que doit être notre fidélité dans les petites choses comme dans les grandes.

*
* *

La fidélité dans les petites choses

« *Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est.* »
(Luc, xvi, 10.)

Notre-Seigneur dit, en saint Luc, xvi, 10 : « *Celui qui est fidèle dans les petites choses est fidèle aussi dans les grandes, et celui qui est injuste dans les petites choses est injuste aussi dans les grandes.* » Il dit encore à deux serviteurs dans la parabole des talents ou des mines : « *C'est bien, serviteur bon et fidèle; parce que tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton maître.* » (Matth., xxv, 21, 23; Luc, xix, 17.) Il y a là, relativement aux petites choses, un très grand enseignement qui est fort souvent méconnu même par les âmes naturellement élevées, qui commencent à faire fausse route, lorsque leur fierté dégénère en orgueil. On ne saurait trop insister sur ce point à propos de la fidélité à la grâce du moment.

On l'a plusieurs fois remarqué : *chez bien des âmes qui se sont sincèrement données à Dieu*, qui ont fait des efforts généreux, même héroïques, pour lui prouver leur amour, comme on l'a vu pendant la dernière guerre, *un moment critique arrive*, où elles doivent *abandonner une manière trop personnelle de juger et d'agir*, fût-elle déjà élevée, pour entrer dans la voie de la véritable humilité, dans la voie de la « petite humilité », qui s'ignore elle-même, pour ne plus voir que Dieu.

Et alors il peut arriver deux choses fort différentes : Ou bien l'âme voit d'elle-même le chemin à prendre et elle le suit; ou bien elle ne le voit pas et parfois s'égare dans son ascension au point de redescendre sans bien s'en apercevoir.

Voir ce chemin de la vraie humilité, c'est découvrir dans la vie courante, du matin au soir, des occasions de faire, pour l'amour de Dieu, *des actes très petits en apparence*, mais dont la répétition incessante est des plus précieuses et conduit à cette délicatesse envers Dieu et envers le prochain qui, lorsqu'elle est constante et profondément sincère, est la marque de la charité parfaite.

Les actes qui sont alors demandés à l'âme sont fort simples, ils passent inaperçus; il n'y a en eux aucune prise pour l'amour-propre; Dieu seul les voit, et il semble même à l'âme qu'elle ne lui offre pour ainsi dire rien. Mais ces actes, dit saint Thomas, sont comme les gouttes d'eau qui tombent toujours au même endroit et qui à la longue creusent la pierre. Et c'est ainsi que s'opère peu à peu véritablement *l'assimilation des grâces reçues*. Ainsi ces grâces pénètrent l'âme et toutes ses facultés, en les surélevant, et peu à peu tout se met au point surnaturellement comme il le faut. Sans cette fidélité dans les petites choses en esprit de foi, d'amour, d'humilité, de patience et de douceur, il n'y a pas *pénétration de la vie active*, c'est-à-dire de la vie courante de tous les jours, *par la vie contemplative*. Celle-ci reste comme au sommet de l'intelligence; elle y est *plus spéculative que contemplative, elle ne pénètre pas notre existence, notre manière de vivre*; elle reste presque stérile, tandis qu'elle devrait être chaque jour plus féconde.

Ceci est d'une importance souveraine. Saint François de Sales en a plusieurs fois parlé (1). Sous une autre

(1) *Introduction à la vie dévote*, III[e] partie, ch. 1 : « Il ne se présente pas souvent des occasions de pratiquer la force, la magnanimité, la magnificence. Mais *la douceur, la tempérance, l'honnêteté et l'humilité sont de certaines vertus, desquelles toutes les actions de notre vie doivent être teintes*. Il y a des vertus plus excellentes qu'elles : l'usage néanmoins de celles-ci est *plus requis*. Le sucre est plus excellent que le sel; mais le sel a un usage plus fréquent et plus général. C'est pour-

forme saint Thomas dit la même chose, lorsqu'il nous enseigne, nous l'avons vu, qu'il n'y a pas dans la réalité concrète de notre vie un seul acte délibéré qui soit, *hic et nunc*, moralement indifférent (1). Tous les actes délibérés d'un être raisonnable doivent être raisonnables, avoir une fin honnête, et tous les actes d'un chrétien doivent être au moins virtuellement ordonnés à Dieu aimé par-dessus tout. C'est ce qui montre *l'importance des actes multiples que nous avons à accomplir chaque jour* : ils sont très petits peut-être en eux-mêmes, mais grands par leur rapport à Dieu et par l'esprit de foi, d'amour, d'humilité, de longanimité, avec lequel nous devons les accomplir et les offrir à Dieu.

Le moment critique, dont nous parlons, marque un tournant difficile dans la vie spirituelle de bien des âmes qui ont été assez avancées, et qui courent risque de redescendre.

Arrivée là, si l'âme qui s'est montrée généreuse, héroï-

quoi il faut toujours avoir bonne et prompte provision de ces vertus générales, puisqu'il s'en faut servir presque ordinairement...

« *Entre les exercices des vertus, nous devons préférer celui qui est le plus conforme à notre devoir et non pas celui qui est le plus conforme à notre goût...* Un chacun se doit particulièrement adonner à celles qui sont requises au genre de vie auquel il est appelé.

« Entre les vertus qui ne regardent pas notre devoir particulier, il faut préférer *les plus excellentes et non pas les plus apparentes.* Les comètes paraissent pour l'ordinaire plus grandes que les étoiles et tiennent beaucoup plus de place à nos yeux; elles ne sont néanmoins pas comparables, ni en grandeur, ni en qualité... Ainsi le vulgaire préfère-t-il communément l'aumône temporelle à la spirituelle... et les mortifications du corps à la douceur... à la modestie et autres mortifications du cœur qui néanmoins sont bien plus excellentes. »

Ibidem, ch. II : « Oui, Philothée, le Roi de gloire ne récompense pas ses serviteurs selon la dignité des offices qu'ils exercent, mais *selon l'amour et l'humilité avec laquelle ils les exercent.* » *Ib.*, ch. III, IV, V, VI.

(1) II^{a} II^{æ}, q. 18, a. 9.

que même, mais avec une manière encore beaucoup trop personnelle de juger et d'agir, ne s'aperçoit pas *qu'il faut changer*, elle continue à marcher en vertu d'une vitesse acquise, et sa prière et son action ne sont plus ce qu'elles doivent être. Il y a là un réel danger. Cette âme peut devenir pour toujours une âme attardée, son développement peut s'arrêter, comme celui d'un nain devenu difforme ; ou bien elle peut prendre une fausse direction. Au lieu de l'humilité vraie, peut se développer en elle une espèce d'orgueil raffiné, et malheureusement presque inconscient, qui n'apparaît guère d'abord que dans les détails de la vie courante, et qui pour cette raison est ignoré des directeurs qui ne vivent pas avec ceux qu'ils dirigent. Cet orgueil prend rapidement la forme d'une certaine désinvolture ironique, pour devenir ensuite une amertume, qui stérilise tout en se répandant sur toute la vie quotidienne, dans les rapports avec le prochain. Cette amertume peut devenir rancœur et mépris du prochain qu'il faudrait aimer pour l'amour de Dieu.

Quand une âme en arrive là, il est difficile de l'amener à faire de saintes réflexions, pour qu'elle revienne au point où elle s'est trompée de route. C'est à la Vierge Marie qu'il faut recommander ces âmes ; souvent elle seule peut les ramener dans le droit chemin (1).

Pour remédier au mal dont nous parlons, il faut rendre les âmes très attentives à la grâce du moment et à la fidélité dans les petites choses.

« Ce ne sont point les idées ni les paroles tumultueuses

(1) Si ces âmes se laissent reprendre par la grâce de Dieu et suivent vraiment la voie de l'humilité, elles peuvent continuer leur ascension *là où elles étaient arrivées*, sans être obligées de la reprendre au début. La raison en est que, même après une faute mortelle, l'âme qui a un *repentir* vraiment *proportionné* à sa faute recouvre la grâce perdue, au degré où elle l'avait avant de tomber.

qui doivent nous déterminer à agir, dit encore le Père de Caussade (1) ; car, étant seules, ces idées et ces paroles ne servent qu'à enfler... *Il ne faudrait se guider que par ce que Dieu donne à souffrir et à faire* ; et on laisse cette substance divine, pour occuper son esprit des merveilles historiques de l'ouvrage divin, au lieu de les accroître par sa fidélité ! Les merveilles de cet ouvrage, qui satisfont notre curiosité dans nos lectures, ne servent souvent qu'à nous *dégoûter de ces choses petites en apparence, par lesquelles l'amour divin ferait en nous de grandes choses, si nous ne les méprisions pas.* Insensés que nous sommes ! Nous admirons, nous bénissons cette action divine dans les écrits qui racontent son histoire ; et, *lorsqu'elle veut la continuer en écrivant sur nos cœurs*, nous tenons le papier dans une inquiétude continuelle et nous empêchons l'action divine de s'exercer par la curiosité de voir ce qu'elle fait en nous et ce qu'elle fait ailleurs... Je veux me renfermer dans l'unique affaire du moment présent, pour vous aimer, mon Dieu, pour m'acquitter de mes obligations et pour vous laisser faire. »

C'est ce que dit l'adage courant : « *Age quod agis* ».

Alors, si nous faisons vraiment notre possible pour être ainsi fidèles au Seigneur au jour le jour dans les petites choses, il nous donnera certainement la force de lui être fidèle aussi dans les circonstances difficiles et très pénibles, s'il permet que nous y soyons placés. Ainsi se vérifieront les paroles de l'Évangile : « *A chaque jour suffit sa peine* (2). » — « *Celui qui est fidèle dans les petites choses est fidèle aussi dans les grandes* (3). »

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

(1) *Op. cit.*, livre II, ch. xii.
(2) Matth., vi, 34.
(3) Luc, xvi, 10.

L'espérance dans la vie chrétienne

La vie chrétienne reflet et prélude de la vie éternelle

Quand on étudie le plan de la création, on ne peut pas distinguer réellement dans la pensée et dans la volonté divines des conceptions et des commandements successifs. Ce que Dieu fait, et quels que soient les moyens qu'il emploie, Dieu le veut dans son ultime détermination; les stades intermédiaires d'évolution appartiennent à la créature et sont comme des ébauches, des réalisations successives et temporelles de l'éternel vouloir qui ne comporte aucune succession. C'est évidemment la fin qui commande et explique la structure et la mise en œuvre de tous les moyens : Dieu veut les moyens en vue de la fin, le secondaire en vue du principal, le temporel en vue de l'éternel; infiniment sage, il fait tout avec poids et mesure.

Si bien que Dieu a pensé l'homme tel qu'il sera dans le Ciel; il l'a voulu positivement dans la béatitude, qui est un état surnaturel. Nous sommes appelés à voir Dieu tel qu'il se voit, à posséder la richesse de son être, ainsi qu'il le fait, à aimer le bien infini qu'il aime lui-même : notre destinée est de participer à la vie intime de Dieu. Dès lors tout, dans la création de l'homme, va être ordonné à

ce but. Dieu eût pu nous créer directement dans le Ciel, mais nous n'aurions pas eu le grand honneur de mériter nous-mêmes notre béatitude. Dieu eût pu, nous plaçant sur terre, demander de nous une simple vertu naturelle, mais c'eût été contraire aux lois de sa miséricordieuse sagesse qui fait tout avec suavité et bonté, sans heurt, sans violence, sans passage brusque d'un plan à un autre; les savants demeurent dans l'émerveillement des insensibles graduations sur lesquelles s'échelonnent les êtres; si la nature n'agit pas par bonds, il en est de même de la surnature, et Dieu a voulu établir l'homme dès ici-bas dans l'ordre surnaturel de façon que la béatitude éternelle, qui est la vie plénière avec Dieu, ne soit que l'épanouissement de cette même vie commencée sur la terre : tout aussi bien qu'au ciel l'homme est dans l'état surnaturel, mais cet état est imparfait, ce qui permet le mérite. Saint Paul compare le bienheureux à un homme adulte et le chrétien à un enfant : l'enfant est un petit homme; il a toutes les énergies de l'homme, mais imparfaitement; laissez-lui le temps d'arriver à l'âge adulte, et qu'il fasse des efforts pour se développer, vous verrez que son épanouissement sera celui d'un homme. La vie actuelle et la vie céleste sont deux étapes d'une seule vie éternelle, dont la première est le commencement de la seconde et n'a d'autre but que de la préparer et de la mériter.

Il faut admettre dès lors que la vie de l'homme est bâtie sur le même type que la vie des bienheureux, les différences venant de l'état terrestre. Or la vie des béatifiés est double, comprenant une vie divine de vision, de compréhension, d'amour de Dieu, et une vie humaine, faite du plein épanouissement surnaturel et naturel de l'être humain tel que Dieu l'a fait, animal raisonnable. Dans l'homme en état de grâce, on trouve, à un degré moindre, mais dans une constitution essentiellement la même, la

vie divine où la foi prélude à la vision, où l'espérance commence la possession, où la charité est celle même du paradis, et la vie humaine faite des activités surnaturelles et naturelles de l'homme : dans sa marche vers le ciel, l'homme doit tendre à épanouir de plus en plus ses activités divines et ses activités humaines, puisque la béatitude sera à la mesure de son mérite terrestre. C'est donc bien à l'exaltation de l'homme que pousse le contact étroit avec Dieu.

Toutes ces pensées ne sont pas des rêveries : elles le sont si peu que l'homme, créé par Dieu, s'est vu gratifié de cette vie débordante, divine et humaine, et dans une telle puissance que la vie humaine, dépassant ses naturelles possibilités, en venait à prendre déjà une allure de béatifiée. L'âme d'Adam, en contact intime avec Dieu par l'exercice intime des vertus théologales, irradiait la vie divine dans toutes les activités humaines : son intelligence, sans crainte d'errer, se trouvait capable de connaître toute vérité créée et se manifestait un guide très sûr pour la conduite pratique de la vie; sa volonté, sans défaillance, se portait avec décision et énergie à la recherche des biens que lui proposait la raison, et maintenait facilement sous son hégémonie toutes les puissances humaines; sa sensibilité, soumise, pacifiée, servante de l'esprit, gardait, comme pourvoyeuse de sensations, d'images et de passions, une finesse et une acuité que n'atténuait aucun excès, et elle s'offrait comme un merveilleux moyen d'exécution pour tout ce qui concernait l'activité extérieure; enfin le corps, de lui-même passible et mortel, semblait enchaîné à la vie débordante de l'âme et recevait l'exemption de la souffrance, de la maladie et de la mort. Dans son paradis terrestre, Adam apparaissait ainsi, sur la route du paradis céleste, heureux, épanoui, réalisant le rêve divin d'un homme à l'état parfait couronné du titre d'enfant de Dieu.

L'épreuve est venue, et le péché : le don de Dieu avait été trop grand pour que la punition ne fût pas rigoureuse. Dieu n'a pas touché à la nature humaine ni ne l'a diminuée; mais il a laissé l'homme à son imperfection de nature, en lui enlevant tous les dons surnaturels. Et, quand le splendide équilibre assuré par la grâce a été rompu, quand l'âme s'est révoltée contre Dieu, toutes les facultés et le corps lui-même se sont révoltés contre l'âme : l'homme est sorti de son atmosphère, il a échappé au surnaturel pour lequel et par lequel il vivait; le péché le jette dans un milieu pour lequel il n'a pas été fait, sans espoir d'être secouru par Dieu, sans possibilité de retrouver jamais par ses propres forces l'intimité divine. L'homme est désormais découronné et taré, rejeté par Dieu, jouet du démon et de la concupiscence.

Par les mérites de sa vie et de sa mort, Jésus a obtenu de Dieu le pardon de nos péchés, péché originel et péchés actuels : possesseur de la plénitude de la grâce, il la répand sur nous, et voici que la vie surnaturelle, de nouveau, va s'épanouir en nous. On pourrait croire dès lors que tout est oublié du conflit dans lequel l'homme a été vaincu, et que l'humanité va retrouver tous les privilèges qui faisaient la gloire d'Adam. Or il n'en est rien, le fait saute aux yeux.

Dieu peut bien pardonner, mais il ne peut pas faire que ce qui a existé n'ait pas existé : il ne peut donc pas faire qu'Adam n'ait pas perdu son innocence. Or on ne retrouve pas une innocence; on a une repentance, qui ne remplacera jamais une innocence, fût-elle éclatante, apportant même une justice plus haute que l'innocence. Et, parce que les privilèges spirituels et corporels d'Adam étaient attachés à son innocence, Dieu ne les lui rendra pas, dans sa repentance. Si bien que la grâce apportée aux hommes par le Christ, essentiellement la même que

la grâce première accordée par Dieu à Adam, diffère de celle-ci dans la forme de ses activités : non seulement la grâce chrétienne doit unir l'homme à Dieu, mais elle doit le faire dans une mentalité que le péché a radicalement détournée du Ciel et profondément tarée; dès lors son œuvre sera une œuvre de reconstitution avec des matériaux de valeur amoindrie. On augure facilement que la vie chrétienne sera tout autre que la vie d'Adam : justifié dans le fond de l'âme, comme le premier homme, le chrétien aura à diffuser cette justification dans une vie humaine très atteinte, qui se prête mal désormais à recevoir le divin.

Ce n'est pas dire du tout que la Rédemption ne soit qu'un pis-aller : elle s'avère supérieure au premier état de grâce. L'homme croit en des réalités divines qui n'ont pas encore été révélées, du moins sous la forme ouverte dont Jésus s'est servi; il espère le paradis, en sachant qu'un Dieu a donné son sang pour le lui mériter; il aime Dieu, et cette charité prend son origine dans l'amour de Dieu incarné; il arrive, malgré des obstacles terribles, à un épanouissement de vie qui révèle l'intensité de la grâce qui le travaille. Si on considère le fond des choses, nous n'avons pas perdu au change : « Bienheureuse faute, disait saint Augustin, qui nous vaut d'avoir un tel Rédempteur », et une telle rédemption! Cependant le mode d'épanouissement de la vie de la grâce est tout autre, et bien plus difficile, qu'autrefois.

On entrevoit dès lors la part du chrétien dans l'œuvre du salut. De même que Dieu avait appelé Adam à collaborer librement à l'obtention de sa béatitude, pour qu'il eût l'honneur de la mériter, de même Jésus nous demande de travailler à notre rédemption pour que nous ayons la grande joie de ne pas être d'éternels amnistiés et de mériter le salut que Jésus nous offre. La différence des états

entraîne une différence de collaboration : tandis que l'intimité entre Dieu et Adam s'épanouissait allègre et facile, le commun travail du Christ et du chrétien racheté s'annonce comme un rude labeur; l'enjeu en vaut la peine, car il s'agit de rétablir l'homme dans l'intégrité de sa nature et de dilater sa vie théologale, mais la valeur même du résultat laisse prévoir des heures difficiles. La vie et la mort de Jésus, l'une et l'autre engagées pour nous racheter du péché et nous donner un exemple, nous disent assez que le chrétien va devoir accepter sa part de luttes et de souffrances. Mais n'est-ce pas cette perspective même d'un immédiat et énergique effort qui arrête l'homme, sollicité par tant d'attraits terrestres, et si faible? Et c'est là qu'apparaît, nous semble-t-il, dans toute sa splendeur, la place de l'espérance dans la vie chrétienne.

La part de l'espérance

Il faut arriver au Paradis, en réalisant dès ici-bas une vie chrétienne dont la béatitude éternelle ne sera que l'épanouissement; toute notre œuvre terrestre doit être de développer les germes d'éternité que la grâce du Christ a mis en nous. Et, comme notre salut est total, et comme notre béatitude est à la fois divine et humaine, ce n'est pas seulement notre âme qui doit se préparer au Ciel par une vie théologale, participation à la vie de Dieu, c'est notre nature tout entière, esprit, sensibilité et corps, qui doit porter en elle comme une anticipation de la vie céleste. La vie théologale n'est pas sur terre ce qu'elle sera au ciel : la foi disparaîtra pour laisser place à la vision; l'espérance s'effacera devant la possession; la charité ne changera pas de nature, mais sera très différenciée, dans son activité, de ce qu'elle est sur terre; cependant

la vie théologale terrestre prépare bien à la vie théologale céleste, non seulement par ses mérites, mais surtout parce que la première porte la seconde comme une semence porte l'arbre qui sortira d'elle. Bien moins encore la vie humaine n'est ici-bas ce qu'elle sera au ciel, et cependant il n'est sans doute pas inexact de dire que notre vie terrestre prépare notre vie céleste : sans doute la récompense éternelle sera à la mesure de notre charité, mais il ne faut pas oublier que l'ardeur de la charité rayonne dans l'exercice des vertus théologales et morales; si bien que toutes nos activités doivent tendre à mettre notre nature dans l'état le plus proche possible de l'état béatifié, tout au moins à mettre dans notre nature un germe qui épanouira dans l'éternité toutes ses virtualités : c'est ainsi, croyons-nous, qu'un effort continu d'intelligence prépare une plus parfaite connaissance du paradis, qu'une générosité plus désintéressée appelle plus d'amour céleste, qu'une vie de sensibilité ardente et équilibrée est une promesse d'épanouissement humain plus complet; de même que la vie théologale, quoique dans une autre mesure, la vie humaine actuelle contient en puissance la vie céleste : la maîtrise que l'homme garde sur ses passions, fût-ce au prix d'une grande austérité, n'est-elle pas le prélude ce cette maîtrise absolue que son âme imposera à une sensibilité joyeuse de servir? Toutes les difficultés que nous trouvons sur terre, nous pouvons et nous devons les ordonner à cet épanouissement théologal et moral qui est le commencement et la mesure de notre vie éternelle; elles n'ont pas de valeur par elles-mêmes, elles viennent pour la plupart du péché, mais elles servent à notre rachat en nous obligeant à un effort vigoureux.

Ce n'est pas indépendamment et à l'aventure que se fait dans le chrétien ce double développement de la vie théologale et de la vie morale. Celle-ci a un rôle certain,

au moins extérieur, dans la naissance et l'accroissement de la foi, de l'espérance et de la charité; mais celle-là a un rôle très grand, très intime, perpétuel, dans l'apparition et l'épanouissement des vertus morales. Les deux vies se prêtent un mutuel appui, et leur effort commun tend à nous mettre dans l'état le plus proche possible de l'état bienheureux, tout au moins à nous mettre dans l'état terrestre qui porte en puissance immédiate d'épanouissement la vie béatifique. Cependant la part des vertus théologales est de beaucoup la première; elles jouent dans notre vie un double rôle : celui de relier directement notre âme à Dieu en la faisant participer aux opérations divines d'intelligence et de volonté, et celui de faire passer notre vie humaine au plan divin en la vivifiant de leur sève divine. Dans cette perspective, nous croyons trouver à chacune des trois vertus une activité propre et une activité de rayonnement. Sans doute il faut reconnaître que la charité domine toute la vie chrétienne et que les trois vertus théologales imprègnent l'universalité de la vie morale. Cependant comment ne pas admettre que la foi, quand elle nous a donné des certitudes sur les mystères divins, ait aussi un rôle tout particulier à l'égard des activités intellectuelles et de la vertu de prudence? Comment croire que la charité, qui est une soumission de la volonté à Dieu, où qu'il se manifeste, même dans le prochain, ne commande pas de façon très intime le déploiement de la vertu de justice? Ce sont là des influences qui paraissent certaines. Et si la foi couvre l'intelligence, et si la charité pénètre la volonté, ne serait-ce pas le rôle plus spécialement réservé à l'espérance de diviniser notre vie passionnelle et jusqu'à nos activités corporelles? Elle met d'abord dans notre volonté un puissant désir du ciel, sous l'attrait souverain des biens qui doivent nous combler et dans la certitude vécue

du secours tout-puissant de Dieu. Ce mouvement profond de tout notre être pour acquérir les joies du ciel a son retentissement jusque dans cette partie de nous-mêmes qui nous retient le plus par ses attraits alléchants ou par sa crainte de l'effort : à demeure en nous, l'espérance est une sollicitation constante à quitter les éphémères joies de la vie pour acquérir le bonheur qui dépasse tout ce que nous pouvons concevoir, et elle enveloppe de de son entrain la sensibilité si facilement lâche et apeurée. Pour nous, ce rôle de l'espérance est une chose assurée, quelle que soit la difficulté de certains problèmes que pose semblable affirmation : elle pénètre intimement les vertus morales de tempérance et de force.

Ainsi l'espérance aiderait-elle magnifiquement l'intégration de tout l'homme à l'ordre surnaturel. Les vertus théologales descendant jusqu'au plus profond de nous-mêmes pour nous diviniser, sans rien rejeter de ce qui nous constitue essentiellement, notre âme et notre corps, ne serait-ce pas vraiment déjà le paradis commencé? Plus d'hiatus entre le ciel et la terre, plus d'énergies humaines qu'il faut tarir ou diminuer pour que s'épanouisse la vie divine, plus de fossés que Dieu aurait à combler brusquement à l'heure de la mort et à celle de la résurrection, seulement deux moments d'une vie ébauchée, ou plus exactement naissant ici-bas, et s'exprimant au ciel dans sa perfection adulte. L'espérance aurait ce rôle prodigieux, en fixant l'homme avec certitude et entrain aux attraits de la béatitude, de donner une vie divine, une finalité céleste et une activité renforcée, aux énergies sensibles de l'homme, sans doute les moins nobles, mais les plus coutumières et les plus exigeantes. Elles représentent pour nous la part de l'homme la plus difficile à maîtriser, tandis que leur libre épanouissement apporte un sentiment intense de vie. Le seul remède

qu'on puisse opposer vraiment à leur exubérance morbide est une activité plus profonde, plus énergique et qui nous imprègne d'un sentiment de bonheur plénier : ce remède, c'est l'espérance qui l'apporte. Ce qui nous est apparu comme une nécessité pratique en face du déséquilibre des âmes, nous apparaît maintenant comme une simple conclusion d'une enquête sur la nature de notre vie chrétienne.

Nous ne prétendons aucunement donner une formule nouvelle de spiritualité, et nous savons que notre perfection se trouve dans une vie chrétienne authentique, intelligemment comprise et saintement réalisée. Mais nous pensons que peut-être, de nos jours, on ne présente pas assez la solution catholique sous son aspect engageant : déjà on parle peu du ciel, qui est cependant le terme de la vie et la réponse à toutes nos aspirations légitimes; mais surtout on ne parle pas du tout, ou quasi, du paradis de la terre que représente l'existence chrétienne, exaltation de notre être tout entier, non seulement promesse, mais prémices chaque jour plus épanouies et plus ressenties de l'infinie satisfaction qui sera notre béatitude. Aspirer avec certitude au ciel, en goûter déjà les arrhes dans notre âme et dans notre sensibilité, c'est là ce que nous offre l'espérance. Dans le combat formidable et douloureux que doivent mener les âmes, il faut offrir l'espérance comme une explication et un réconfort, comme un antidote aux refus, aux abandons et aux désespoirs : en face de l'attrait du péché, dire l'attrait d'une vie chrétienne intégralement vécue; en face de la tristesse incurable des âmes qui ont échappé à Dieu, montrer la joie épanouie des âmes d'espérance; en face de l'irrémédiable diminution des esprits et des sensibilités attachées au créé, chanter l'exaltation et la fécondité des vies humaines qui se déploient dans l'attente du bon-

heur éternel et dans la pleine possession de leur vie naturelle, c'est tout cela qui peut rendre la religion aimable et désirable : pour avoir oublié l'espérance, ou pour ne la point connaître assez, combien d'hommes s'escriment en vain à la poursuite d'un bonheur qu'ils portent en eux? La vie chrétienne réclame la réhabilitation de l'espérance.

*
* *

L'œuvre est considérable, mais il serait possible de la tenter. Les matériaux ne manquent pas et ils sont de première valeur.

L'Écriture Sainte est le fondement de tout le reste. Jésus a prêché l'espérance en des termes divins : il est lui-même l'objet et le motif de notre espérance. Avant lui, l'Ancien Testament est tout plein de l'espérance des hommes, et, après lui, les Apôtres ont repris le même thème, plus joyeusement encore, car le Sauveur a racheté le monde du péché et ouvert les portes du Ciel : saint Pierre, saint Paul, saint Jean dont l'Apocalypse est un cri d'espoir, ont magnifiquement dit l'espérance chrétienne. Et l'Église continue : tous ses martyrs et ses saints ont vécu d'espérance et l'ont proclamée; les écrits spirituels débordent d'ardents appels à la béatitude, chants de tristesse et de joie de l'âme encore dans l'attente du ciel et dans la souffrance, mais déjà purifiée et béatifiée en espérance. Depuis les temps antiques, la prière monte vers Dieu, interprète de l'espérance, dit saint Augustin, et la Messe, recueillant les sentiments de l'Église et appliquant les mérites du Calvaire, est tout entière, dans ses collectes, dans ses lectures et dans son Canon, un hymne d'espoir. Il y a en tout cela une mine inépuisable de documents.

Saint Thomas fournit la synthèse théologique et assure

ainsi des cadres d'étude qui empêchent d'errer à l'aventure. Ses principes sont tellement solides et souples qu'on peut s'y appuyer sans crainte.

On ne peut laisser de côté ceux qui, à travers les siècles, et de nos jours particulièrement, ne sont arrivés que péniblement à la lumière du Christ ou qui la cherchent encore; leur inquiétude angoissée exprime, à leur insu peut-être, mais souvent en termes très évocateurs, un témoignage de premier ordre en faveur de l'espérance chrétienne : l'insatiable faim des âmes en quête de joie plénière, tant qu'elles restent aux nourritures terrestres; leur insatisfaction perpétuelle dans la possession des biens finis; leurs efforts renouvelés vers une spiritualisation qui agrandisse et affine leurs puissances de bonheur; leur crainte de ne pas trouver dans la béatitude éternelle et dans la vie chrétienne une réponse suffisante à leurs besoins de total épanouissement; leur sentiment, après la venue au Christ, que vraiment leur être entier est racheté; tout, dans ces âmes, manifeste, au moins par contraste, l'insuffisance du créé, l'attrait perpétuel du bonheur, et aussi la nécessité de montrer que la béatitude est assez riche pour combler toutes les aspirations légitimes, naturelles comme surnaturelles, qu'elle seule est assez ample pour continuer et ressusciter tous les bonheurs présents et passés, enfin que l'espérance, dès ici-bas, nous donne à demeure le gage et les arrhes d'une béatitude qui dépasse tout ce que nous ne pouvons concevoir, mais qui pourtant se manifeste déjà en notre vie chrétienne par de prodigieuses avances. Psychologues et moralistes, poètes et romanciers, païens et chrétiens ont étudié à l'envi les désirs insatisfaits de l'homme : tous apportent des matériaux que peut intégrer la théologie de l'espérance.

Entreprendre une réhabilitation de la vertu d'espérance

en manifestant avec quelle puissance elle nous relie à Dieu et avec quelle allègre énergie elle aide à la spiritualisation de tout l'homme, telle est l'œuvre rêvée. N'est-elle pas suffisante pour mériter un effort nouveau de la théologie?

* * *

« Plus intéressant que de démontrer la foi chrétienne, écrivait Jacques Rivière, ce serait d'induire en tentation pour y faire tomber, de la décrire avec assez de détails, d'en faire apparaître la merveilleuse cohésion avec assez de force pour que l'incroyant soit saisi de vertige et n'ait plus rien à faire que de s'y précipiter. » On peut en dire autant, et bien plus encore, de l'espérance et de sa méthode d'exposition. Saint Pierre demandait aux chrétiens d'être toujours prêts à rendre raison de leur espérance : il ne serait peut-être pas inopportun d'aider les âmes dans cette œuvre.

Dijon.

J. Le Tilly, O. P.

La spiritualité de saint Thomas

Ses traits généraux

« La vie spirituelle, écrit saint Thomas, consiste principalement dans la charité. Celui qui ne possède pas celle-ci n'est rien au point de vue spirituel. La perfection de la vie spirituelle se mesure à la perfection de la charité (1). »

Or, la charité est un commerce amical avec Dieu. Saint Thomas a la hardiesse de chercher, dans l'amitié, l'analogie la plus expressive de la divine charité. Il ne se lasse pas de mettre en constant parallèle les lois de l'amitié et les orientations maîtresses de la vie spirituelle.

Mais en est-il ainsi? Faut-il simplifier de la sorte la vie spirituelle et la réduire à ce sentiment unique de l'amitié? La conscience surnaturelle ne présente-t-elle pas une psychologie plus complexe?

Parmi les vertus affectives qui se rapportent à Dieu, nous avons, à côté de la Charité, les vertus d'Espérance et de Religion, sans parler des dons de Crainte et de Piété. Avec ces vertus et ces dons, n'avons-nous pas des sentiments et des attitudes volontaires qui ajoutent quelque chose au mouvement expansif de la charité, ou du moins le compliquent singulièrement?

(1) *De perfectione vitae spiritualis*, cap. 1.

Répondons que l'amour de charité, lorsqu'il est à l'état parfait, devient le sentiment fort et conquérant qui absorbe tous les autres. La charité-amitié reste donc la note dominante et caractéristique de la vie spirituelle.

De soi, l'espérance théologale n'est pas un sentiment propre à l'état de charité. Elle est la confiance dans le salut éternel, Dieu ayant promis son secours pour cette fin. Un tel espoir peut exister chez le croyant qui est en état de péché ; et il demeure plus accusé encore chez ceux qui, sortis du péché, « débutent » et « progressent » dans la charité. Que celle-ci s'affirme et devienne une vive amitié, désireuse d'union à Dieu, alors cette confiante espérance se joint parfaitement à la charité et se présente en continuité psychologique avec elle : l'amitié elle-même appelle la pleine confiance dans la promesse et le secours bienveillant de l'ami.

Il faut en dire autant de la crainte de Dieu. Chez le pécheur, cette crainte n'est que la peur des châtiments de la justice divine, sentiment salutaire et obligatoire qui se continue dans l'âme après le retour de la charité. Cette crainte « servile » n'implique pas, de soi, l'amitié de la charité ; mais elle ne s'y oppose point : être craintif du malheur de la damnation est légitime et toujours en situation. Mais, quand la ferveur de l'amour de Dieu épanouit l'âme, cette peur de manquer le salut atténue son émoi : à l'instigation du don de crainte, elle se transfigure en crainte « filiale », c'est-à-dire en peur, non plus de la punition, mais de l'offense faite à Dieu. L'amour se nuance de cette délicatesse révérentielle qui fait redouter de blesser le cœur de Dieu par le moindre manquement. Autant dire que la charité s'accommode parfaitement de ce sentiment, l'appuie et le renforce. Elle le réclame comme une preuve spontanée de son attachement.

Comment aimer sans répugner instinctivement à offenser ceux qu'on aime?

Plus que les précédents, les sentiments que fait naître la vertu de religion semblent irréductibles aux sentiments de la vertu de charité. L'amitié réalise l'égalité entre les amis, ou, du moins, elle y tend : la réciprocité du dévouement, des bienfaits et des services, l'échange des pensées, des volontés et des vies, supposent cette mise à niveau. Quelle que soit la miraculeuse condescendance que Dieu montre à notre égard en voulant être notre ami, il n'en reste pas moins qu'il est le Maître tout-puissant auquel nous devons donner, avant l'amour, l'humble soumission, l'entière sujétion, le culte, l'adoration, le sacrifice. N'y a-t-il pas là des attitudes d'âmes divergentes? L'amour se porte en avant pour la présence immédiate, l'intimité et l'union. Au contraire, la sujétion révérentielle recule, se tient humblement à distance et s'abîme dans son néant. En admettant même que, dans la même conscience, la charité soit compatible avec la vertu de religion, il reste, semble-t-il, que ce sont là des tendances différentes et inassimilables. Alors quoi? La vie spirituelle sera portée par deux courants alternatifs qui ne se mêleront point et feront jouer leurs sentiments respectifs, suivant que Dieu nous apparaîtra penché sur nous dans son infinie bonté, ou bien Maître et Seigneur exigeant le service et l'obéissance?

Certes, nous ne nions pas que ces attitudes d'âme soient différentes ; la religion peut vivre en nous, comme vertu naturelle, sans la charité.

Au demeurant, ce ne sont point là des tendances qui doivent s'opposer et se substituer l'une à l'autre. La charité fervente ne fait qu'accentuer le loyal service, la dévotion, la prière, le culte, l'adoration et le sacrifice que nous devons à la suprême excellence divine. Ces deux senti-

ments, bien loin de se contrarier, se renforcent : l'adoration est toute proche de l'amour, et l'amour est immédiatement prêt à la vénération et au dévouement jusqu'au sacrifice. Il y a donc jonction et correspondance entre ces deux mouvements de l'âme vers Dieu.

Mais, de plus, le Saint-Esprit, par le Don de Piété, nous suggère un sentiment supérieur qui harmonise parfaitement les sentiments de la charité et ceux de religion, puisqu'il concilie la révérence craintive et le confiant amour. C'est l'amour filial.

Nous sommes fils adoptifs, — avec Jésus-Christ, — du Père céleste. Or, un fils, lorsqu'il devient l'ami de son père, lui donne l'amour, sans rien oublier du respect; il y ajoute la vénération, sans rien retrancher de l'amitié. Semblablement, nous prenons, en face de Dieu, notre Père céleste, l'attitude de fils aimants, qui se savent agréés beaucoup moins comme serviteurs que comme amis, et sont heureux d'offrir à leur Père tout à la fois leur affection et leurs hommages.

Ainsi, par la suggestion du Don de Piété, s'accordent l'amitié de notre charité et le culte de notre religion pour Dieu. Notre charité ne sait-elle pas que c'est un Tout-Puissant qu'elle aime? Ne suscite-t-elle pas elle-même ce sentiment de respect et de révérence qui, en se mêlant à l'amour, constitue l'amour filial?

La vertu de charité, la vertu de religion, harmonisées par le Don de Piété, sont les trois notes dominantes de la vie spirituelle, d'après saint Thomas. Quand la première atteint la perfection, elle appelle les deux autres. Et, par là, se dessinent les traits typiques de la psychologie surnaturelle.

La vie spirituelle se ramène donc à l'épanouissement en notre âme de cette vertu première : la charité et, par conséquent, à une amitié vécue avec Dieu. S'il fallait un

peu nuancer cette idée d'amitié, pour qu'elle enferme en elle les sentiments de la vertu de religion et ceux que nous suggère le Don de Piété, il faudrait dire : la vie spirituelle est une amitié filiale vécue avec ce Dieu, Père céleste, qui, tout en restant notre souverain Seigneur, s'est fait notre ami.

Mais, objectera-t-on encore : condenser la vie spirituelle dans l'amitié de la charité, n'est-ce pas poser un primat *affectif* au point de départ de la conscience surnaturelle? Et pareille doctrine n'est-elle pas opposée à l'intellectualisme de saint Thomas?

Cette objection est sans fondement. C'est la foi, lumière surnaturelle de notre esprit, qui éveille et nourrit la complaisance de notre charité. Ce que celle-ci exige le plus ardemment, dès qu'elle est vive, c'est la contemplation, et, pour aider celle-ci, la charité qui aspire au supplément de clarté qui vient des Dons intellectuels du Saint-Esprit : Intelligence, Science, Sagesse. Les sentiments de la vertu de religion se nourrissent, eux aussi, — saint Thomas le dit expressément, — de la contemplation (1). Quant à notre action morale, elle est commandée par la ferveur de notre amour pour Dieu; mais celui-ci met en œuvre nos vertus infuses par l'entremise de ce discernement intellectuel qu'est la vertu de Prudence. Enfin, c'est la charité qui, pour ce discernement, parfois trop peu sûr de lui-même, appelle les lumières du Don de Conseil. D'ailleurs, en tout état de cause, quand il s'agit de mise en œuvre de l'action et de toute action, c'est l'amour — son éclairement par l'intelligence étant toujours présupposé, — qui est *principe*. Et personne ne l'a dit plus énergiquement que saint Thomas : « Dès qu'on agit et quoi

(1) *Summa Theol.*, IIª IIᵉ, q. 82, a. 3.

qu'on fasse, c'est de l'amour que procède l'action (1). »

A vrai dire, saint Thomas est aussi intellectualiste qu'affectif dans sa doctrine spirituelle et mystique. Il enseigne que nous devons aller à Dieu avec tout notre esprit et tout notre cœur. Qui le blâmerait de cette position doctrinale simple et solide, si véridiquement expressive de notre réelle psychologie et de nos besoins humains?

Paris.

Fr. H.-D. Noble, O. P.

(1) « Omne agens, quodcumque sit, agit quamcumque actionem ex aliquo amore » (*Summa Theol.*, I^{a} II^{ae}, q. 28, a. 6).

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Le Bienheureux Jean Bosco

Le bienheureux Jean Bosco semble aujourd'hui monter sur les autels, porté par l'amour et la prière de ses petits enfants. Don Bosco fut avant tout « le prêtre des enfants ».

Mais il fut autre chose. La voix populaire en a fait un héros de légende, avec une riche auréole. Il la mérite; et on ne le connaît pas assez.

Figure originale et complexe aux traits gravés et profonds, il eut à son époque, et il garde encore, un rôle de premier plan au service de l'Église et de la société. Extraordinaire dans sa vie et dans ses œuvres, il présente de puissants et harmonieux contrastes, une simplicité étonnante sous le poids d'une gloire mondiale, une pauvreté proche de la misère à la tête d'entreprises gigantesques, une activité prodigieuse avec une profonde union à Dieu. Il était le conseiller des papes et des rois; et il était l'ami du plus petit de ses petits enfants.

Sa vie fut un défi continuel à son siècle orgueilleux et matérialiste; il le connut presque tout entier, et il le domina de toute la hauteur de sa sagesse et de sa sainteté.

A la façon de Vincent de Paul, il se disait « l'humble berger des Becchi », « le chef des petits gamins du Val-

docco », « le pauvre prêtre de Turin ». La postérité a complété l'éloge.

Don Bosco fut *un bon ouvrier de Dieu*, un fondateur et un bâtisseur de génie.

Il fut *un éducateur*, un formateur d'âmes incomparable.

Il fut *un thaumaturge* favori du ciel qui confirmait sa mission, ses œuvres en jouant avec le miracle.

Il fut enfin *un saint* de grande marque, et qui a fait école dans la ligne lumineuse et sûre du Docteur de l'amour, saint François de Sales.

I. — Le bon ouvrier de Dieu

Jean Bosco naît au clair pays d'Asti, près de Turin, au lendemain d'une grande fête, au soir d'un beau jour, le 16 août 1815. Il a reçu en partage une âme heureuse; il sera plus tard un semeur de lumière et de joie. Issu de forte souche piémontaise, laborieuse et chrétienne à fond, il restera au champ des âmes un rude travailleur, un défricheur courageux, tenace et adroit.

Son *apprentissage* fut long et solide sous la conduite de Dieu.

Trois influences vont lui préparer un bel avenir : la grâce de Dieu d'abord, puis les leçons de sa mère, puis ses efforts personnels et héroïques.

Sa vocation merveilleuse, puissamment marquée, se dessine de bonne heure : « J'avais cinq ans à peine, écrira-t-il plus tard, et déjà je cherchais à grouper mes petits camarades pour leur apprendre le catéchisme. C'était mon plus grand plaisir; j'y voyais déjà le but de toute ma vie. » A sept ans, il se plaît à leur répéter les sermons de Monsieur le Curé, car il a une mémoire

étonnante. Il est déjà pacificateur : « Quand je suis avec eux, dit-il à sa mère, ils font ce que je veux ; ils évitent les disputes et les mauvaises paroles. »

A neuf ans, un premier songe lui indique sa voie. La sainte Vierge vient prendre la direction de sa vie. Lui montrant des loups changés en agneaux : « Voilà ton œuvre, lui dit-elle, voilà ce que tu feras un jour pour mes enfants. Sois humble, sois fort et robuste. » Dans sa longue et prodigieuse vie, ces songes se renouvelleront aux heures difficiles pour le guider et le soutenir.

Jean a été orphelin à deux ans : il a commencé de bonne heure la dure expérience de la vie. Mais une vaillante mère lui reste. « Maman Marguerite » le forme sagement à la vertu, réprimant ses petits caprices même avant l'usage de la raison. Cette femme incomparable avait une âme sacerdotale : elle la communiqua à son fils. Vrai modèle des « mères de prêtres », elle sut délicatement orienter vers Dieu les riches qualités de Jean. Elle faisait régner au foyer le culte de la présence de Dieu. « Souvenez-vous que Dieu vous voit », répétait-elle souvent à ses enfants. Jean se souviendra toujours des leçons de sa mère et de la douce pédagogie de l'amour et de la bonté.

Sa première activité est pour Dieu et les âmes, et elle prend de l'envergure. Il a son groupe, son patronage. Le jeune apôtre de dix ans se fait acrobate : il organise des réunions, de véritables séances auxquelles tout le village assiste. Entre deux jeux amusants il fait réciter le chapelet, chanter des cantiques ; il répète le prône du matin.

Le Curé de Murialdo a deviné les richesses de cette âme ; mais il meurt au milieu des plus beaux projets, et Jean reste seul dans l'isolement et la pauvreté. Une voix intérieure le soutient : « Je dois étudier pour être prêtre. » Et il étudie aux champs en gardant son bétail.

A seize ans, au prix de mille sacrifices, il entre enfin au collège de Chieri chez les Dominicains; il est « comme un long pilier parmi les petits élèves de sixième ». En quatre ans il complète son instruction, gardant partout la première place.

Le voilà lancé superbement. Il a une jeunesse rayonnante, avec beaucoup de cordes à son arc : il est artiste, poète et musicien; tout lui sert pour son zèle des âmes. Entraîneur merveilleux, il groupe les enfants pour les éloigner du mal; à la paroisse il fait le catéchisme. Parmi ses camarades il fonde « la Compagnie de Gaieté », groupement d'allure pieuse et chevaleresque, qui a pour devise la guerre à la tristesse et à tout ce qui trouble la joie du cœur et la paix de l'âme : donc guerre au péché et aux défauts.

Il entre au Grand Séminaire; avec lui vingt autres compagnons de classe se consacrent à Dieu. Le chiffre fait grand honneur à la maison, maîtres et élèves.

Ici encore, il garde sur tous l'ascendant de sa science et de sa vertu. La dernière année, on le nomme « préfet de la division ». Un ami, faisant allusion à son nom, disait de lui : « A Chieri, Jean Bosco était déjà un *bois* précieux. » Le jugement des Supérieurs confirme l'éloge; il est consigné au livre des notes en fin d'année : « Plein de zèle et promet beaucoup. »

En 1841, à 26 ans, il est ordonné prêtre.

Mais il cherche encore sa voie. Son désir de perfection le pousse vers la vie religieuse; son zèle le porte vers les missions lointaines. Il pense à entrer chez les Franciscains, — il est déjà membre du Tiers-Ordre —. Un nouveau songe l'arrête, et son directeur de conscience, le Bienheureux Cafasso, l'appelle près de lui à Turin.

Turin sera le champ de travail de Don Bosco, puis le Piémont et l'Italie, puis la France et le monde entier.

Le 3 novembre, c'est le beau départ pour un *fécond sacerdoce*. Le jeune conquérant entre dans sa voie, l'âme chargée de riches projets.

Son lot, sa « bonne part », ce sont les jeunes : il sera prêtre des enfants et père de la jeunesse; à elle ses jours, ses nuits, toute sa vie. Le hardi Piémontais aime l'action, le travail, l'effort, par tempérament, par besoin. Il en oublie son repos et sa santé; et quand on lui parle de ménagement, il a des réponses claires qui ne se discutent pas : « Je ne me suis pas fait prêtre pour soigner ma santé. »

Avant tout, il songe aux enfants pauvres. Pour eux il va créer les *quatre branches* de son œuvre magnifique : le *patronage populaire*, l'*orphelinat* et l'*école*, puis l'*école professionnelle*.

Le 8 décembre 1841 il adopte un jeune apprenti pour le catéchisme; des centaines, des milliers d'autres suivront. En 1847 il a enfin un toit définitif; à ses enfants délaissés, il offre aussitôt une asile où ils auront un morceau de pain, une famille, une chaude affection, tout ce que la vie méchante leur a refusé. Près de Cottolengo le père des malades, près de Cafasso le père des prisonniers, Don Bosco sera le père des orphelins. « Je les aime tant, ces pauvres petits! s'écrie-t-il; bien volontiers je leur partagerais aussi mon cœur. »

En même temps, il inaugure son école avec les cours du soir et du dimanche, avec des cours de latin pour former son personnel et donner des prêtres à l'Église. Enfin, en 1853, dernière étape et débuts très humbles de l'école professionnelle. Dans le fond d'un corridor, il ajuste une table et quelques établis; se rappelant ses anciens métiers, il se fait maître-tailleur ou cordonnier. Tout se complétera bientôt avec la menuiserie, la méca-

nique, la reliure et l'imprimerie. C'est, en géniale ébauche, la grande cité de la charité, *l'Oratoire de Saint François de Sales*, une des merveilles de Turin. Elle abrite aujourd'hui près d'un millier d'enfants; et un autre millier vient s'y récréer les jours de fête.

La maison s'agrandit et reste toujours pleine comme une ruche harmonieuse. Le bon ouvrier ne veut pas de repos; il élargit ses domaines pour ensemencer inlassablement.

Il se dévoue dans les écoles, les hôpitaux, les prisons; il organise des retraites générales pour les ouvriers de Turin. Pour sa jeunesse de Valdocco il crée les cercles d'études, les colonies de vacances, les retraites fermées, le secours mutuel. Travail splendide de précurseur!

Avec cela, il confesse de longues heures chaque jour; il prêche des missions fructueuses; il combat les protestants; il bâtit des églises. Il sème partout les feux de sa charité et l'éclat de ses miracles; pour réaliser sa devise : « *Da mihi animas* », il gagne à Dieu des milliers d'âmes.

Entre temps, il écrit des livres, il fonde des revues, il organise la Bonne Presse. Pour la défense de l'Église et du Pape, il se fait *écrivain* et apologiste populaire. Il trouve le temps d'expurger les classiques, de lancer les classiques chrétiens, d'écrire une Histoire sainte, une Histoire de l'Église, une Histoire d'Italie : ses éditions sont encore en honneur.

Tout cela est sorti de son âme d'apôtre, de son génie et de son cœur entre 1840 et 1860, vingt grandes années de fécondes réalisations.

Pour assurer l'avenir, il fonde sa Congrégation religieuse de prêtres et de coadjuteurs, *les Salésiens*; ils étaient 22 à la première profession en 1862; ils sont aujourd'hui 8.000. Pour les jeunes filles, il fonde *les*

Sœurs de Marie Auxiliatrice : en 1872, elles était 15; aujourd'hui elles sont 7.000.

En 1875, Don Bosco franchit les Alpes. Porté à travers la France sur le flot d'un enthousiasme populaire, il établit ses œuvres à Nice, à Toulon, à Marseille, à Lille. En 1883 et 1885, Paris lui fait de splendides triomphes. Les foules se pressent à sa bénédiction et à ses miracles. « Ce sont les mêmes scènes qu'à Ars, disait l'abbé Monin; je m'y croyais encore. »

Il reste la grande œuvre des *Missions*.

Don Bosco avait l'âme missionnaire; il l'a communiquée à ses enfants et c'est aujourd'hui une des gloires de sa Congrégation. En 1875, il envoyait ses fils préférés, Cagliero le futur cardinal, et autres héros de la Patagonie et de la Terre de Feu. Les départs annuels ont gardé leur bel élan. En ces dernières années, la Propagande a confié aux Salésiens dix missions nouvelles : trois aux Indes, une au Siam, deux en Chine, une au Japon, trois dans les centres encore sauvages du Brésil.

Le 11 novembre 1925, on fêtait le jubilé des Missions Salésiennes de façon digne de mémoire. Ce jour-là, fait unique sans doute dans les annales catholiques, un bataillon magnifique de 224 nouveaux missionnaires, religieux ou religieuses, — nous avons la liste sous les yeux, — partait de la Maison-Mère à la conquête des âmes.

A sa mort, en 1888, Don Bosco avait un rayonnement universel. L'élan de ses conquêtes s'est soutenu. Pie XI soulignait naguère le bilan merveilleux de l'Œuvre, moins de 40 ans après la mort du Fondateur : « Quinze mille religieux ou religieuses, un cardinal, vingt évêques, 70 provinces, 1100 maisons. »

Tout cet ensemble, c'est l'Œuvre de Don Bosco; le

Bienheureux en reste l'animateur et le directeur. Quelle immense tâche!

A voir les résultats, c'est l'œuvre d'un géant; à peser les moyens, c'est l'œuvre de Dieu.

II. — L'Éducateur

Au milieu de ses enfants le Bienheureux Don Bosco est père, et il est prêtre. Il reste une des plus belles figures sacerdotales de son siècle. Le prêtre est par excellence l'ouvrier de Dieu pour la direction des âmes et la formation des consciences; par vocation, par devoir d'état, par grâce divine il est éducateur.

De nos jours, la question pédagogique est en vogue. Dans le jeu des influences sociales, on y a reconnu « l'art des arts », l'art de régner. Qui a la jeunesse aura la victoire; autour de nos jeunes de quinze ans se joue l'avenir. Les maîtres d'école, « heureux conquérants en chambre », sont les maîtres de l'heure et de demain; on les a appelés non sans vérité « les patrons intellectuels du pays ».

Tâche noble et complexe. Elle ne se résout pas sur présentation de la vulgaire « peau d'âne » d'un diplôme; les palmes académiques ne garantissent pas les résultats; les perspectives souriantes du traitement avantageux ou de l'honorable retraite n'assurent pas le succès.

Nous y voyons autre chose. Pour nous, le problème pédagogique est une importante question de *principes*, de lois qu'il faut respecter; mieux encore, une délicate question de *méthode* à appliquer avec discrétion pour l'heureux commerce des âmes.

Il y a une *vocation pédagogique*, c'est la première loi.

Au nom des principes qui règlent notre ordre social, la sagesse populaire aime à redire son vieil adage : A chacun

son métier, à chacun sa place; la nature n'improvise pas.

Pour l'éducateur, comme pour l'artiste, comme pour le capitaine, comme pour toute carrière d'ordre spirituel, il y a d'abord le don, les aptitudes; il y a la vocation. Le mot est devenu vulgaire, et on en a abusé; appliqué au grand rôle de l'éducateur, combien il est vrai! Vocation réelle et mission sublime. Malheur à qui l'oublie! malheur au maître qui se contente d'un vernis quelconque pour habiller un mannequin à la dernière mode classique, quand Dieu lui envoie une âme à façonner! son œuvre doit arriver jusqu'à l'âme; sans cela il a trahi son mandat.

De nos jours plus que jamais on l'a senti. Nos pédagogues, nos pontifes laïques ont voulu exercer un véritable sacerdoce. « Nous aussi, disent-ils, nous prétendons à la domination spirituelle; nous aussi nous voulons établir une foi, une catholicité. » Et ils se sont improvisés directeurs de consciences. La pauvre jeunesse n'a plus de foi, ni de boussole; avec l'Évangile elle a perdu le sens de la discipline, le sens du divin. Dans son désarroi, elle crie vers la lumière, elle cherche un mot d'ordre, elle attend du secours. Tout cela, elle le demande au romancier du jour, au professeur de philosophie à la mode.

Souhaitons que de tels maîtres aient le souci de leurs responsabilités, qu'ils ne trahissent pas une confiance naïve. Trop souvent, à ces âmes tourmentées, ils donnent comme règles de vie leurs formules laïques, orgueilleuses et vides. A ces âmes défaillantes, au lieu du pain substantiel, au lieu du devoir austère et grand, ils présentent des rêveries sentimentales sous des mots creux.

Ils ont échoué; l'œuvre manquait de fondements. Ils ont oublié une chose essentielle : l'éducateur doit faire sa propre éducation avant de songer à celle des autres.

C'est la seconde loi; elle découle de la première.

Sur ce point, l'Église garde la bonne place. Disons mieux : avec ses réserves d'énergies et de forces surnaturelles, elle est hors concours. Elle reste la véritable école de grandeur et de formation morale. Dans ses saints, dans ses modèles, pas de points faibles qui paralysent toute une vie, pas de petits côtés qui suppriment l'autorité d'une leçon. En définitive, « il n'y a qu'un moyen d'être un bon éducateur, c'est d'être un saint ».

Parmi nos éducateurs chrétiens, Don Bosco prendra place aux premiers rangs.

Il ne s'est pas improvisé; il a marché par ordre d'en haut.

Jamais vocation ne fut plus claire et plus merveilleuse. Le petit enfant de dix ans qui a reçu les conseils et les ordres de la Madone a foi en son étoile. Devant les obstacles multipliés, il n'a jamais douté; il marche résolument. De bonne heure, nous le voyons à l'œuvre. Dans le pré des Becchi il groupe ses camarades, et il les maîtrise. Autour de sa table de jeu, de sa corde d'acrobate, de sa chaire improvisée, il réunit les paysans d'alentour, il les intéresse et leur impose ses leçons et ses sermons.

Les enfants accourent, charmés et conquis; il règne déjà par l'amour, par la vertu et par le dévouement. Au triomphe de sa première messe, il aura une joyeuse escorte et une belle couronne : « J'avais alors une cinquantaine d'enfants, écrit-il; ils m'obéissaient fidèlement, car ils m'aimaient comme un père. » Le prêtre des enfants est entré résolument dans sa voie.

Pour confirmer sa mission, il donnera ses signes : merveilles de toutes sortes pour l'établissement de son œuvre, merveilles de transformation dans l'âme de ses enfants. Pour réussir auprès d'eux il aura toutes les richesses de son *amour*, toutes les lumières de sa fine *psychologie*.

La vie se porte au poids du cœur, c'est l'heureux résultat de la vocation. Toute œuvre solide et durable est *le fruit de l'amour*; cette loi de la vie s'étend au monde spirituel.

C'est aussi la loi de l'Évangile. Pour l'œuvre de reconstruction du monde, Jésus a apporté l'amour.

Un amour plus fort que tout fut au début, et toujours, le soutien de Don Bosco parmi des difficultés sans nombre. Il acheta ses succès avec l'or brillant de sa charité. Il se donna à ses enfants; il leur donna ses biens, sa vie, sa mère; tout ce qu'il avait, tout ce qu'il était.

Il le montra bien quand il eut à choisir sa voie. Il refusa de beaux postes pour rester à ses petits gamins. Certains jours, à le voir simple et bon au milieu de ses troupes turbulentes, on cria au scandale! On lui reprocha de profaner l'honneur du clergé; il ne changea rien à sa vie; il garda son bel apostolat de la classe ouvrière. Ses meilleurs amis l'abandonnèrent; dans sa solitude il s'appuya davantage sur la Sainte Vierge. Enfin, on l'accusa de folie; nous savons de quelle façon ingénieuse il envoya les deux prudents amis recevoir la douche à sa place.

Il préféra rester pauvre avec ses pauvres enfants. Il avait d'ailleurs de qui tenir, car il n'avait pu oublier la leçon de sa mère : « Mon fils, si un jour tu avais le malheur de devenir riche, sache que je ne mettrais plus les pieds chez toi. » Sa richesse à lui, c'est le cœur et l'âme de ses enfants. La pauvreté physique et morale du Valdocco n'avait rien d'attirant; mais tout était transformé, divinisé par la foi. « Ce que vous ferez au moindre des miens, c'est à moi que vous le ferez. »

Dans la cité de l'Oratoire, tout se passait sous le signe de l'amour.

Pour descendre à ses petits enfants, la grande âme de Don Bosco est passée par son cœur. Elle a pris toutes les nuances et toutes les délicatesses; elle a conquis et régné à force de bonté.

A Chieri, ses compagnons de classe disaient déjà : « Jean Bosco était si bon qu'il ne pouvait l'être davantage. » Ce fut la note de sa jeunesse et de toute sa vie. Tout en lui exprimait la bonté maternelle et enveloppante, la douceur des traits et la chaleur du regard, la courbe du sourire et la lenteur du geste.

Il vivait au milieu de ses enfants, humble et petit comme l'un d'eux, se faisant tout à tous, supprimant les distances, descendant à eux pour les élever à lui. Jamais prêtre ne fut père autant que lui; jamais père ne fut aimé autant que lui.

Il avait la bonté souriante : il était gai, plaisant, toujours de bonne humeur malgré les soucis. La joie est le « missionnaire du bon Dieu », a dit le P. Faber; Don Bosco la voulait partout; et il y veillait, supprimant toute tyrannie pour sauver l'esprit de famille. Il ne gouvernait pas, il dirigeait; il n'imposait pas l'effort, il le provoquait. Formule très sage qui arrive aux meilleurs résultats par la douceur, car on prend les enfants avec les bonnes manières, non avec le vinaigre. Il voulait que l'adaptation commençât par en haut, du maître à l'élève, non de l'élève à la fantaisie du maître, comme en un lit de Procuste maladroit et cruel.

Sa bonté était large et accueillante; elle adoptait toutes les nécessités. Le choix allait d'abord non à ceux qui donnaient le plus d'espoir, mais à ceux qui avaient le plus de besoin. Pour la formation de ses cadres, Don Bosco n'avait pas la théorie plus facile de « l'élite d'abord ». Comme le bon Pasteur, il ouvrait son cœur et son œuvre à tous; dans ses groupes il savait ensuite merveilleusement distinguer les valeurs, et les former.

Que de pauvres enfants ont repris chaleur et vie dans les plis de sa pauvre soutane !

Dans un village du Montferrat on lui amena un jour un petit abandonné, pitoyable rebut dont personne ne voulait. Après une caresse, Don Bosco tente quelques questions, il n'obtient à peu près rien. « Est-ce que tu sais jouer aux billes? » A ce mot, le regard vide de l'enfant s'est éclairé d'un rayon de bonheur. « Il y a de la vie encore et du ressort, dit le prêtre. Celui-là fera mon affaire; je l'emmène à Turin. »

Quelque dix ans après, le petit avorton de jadis revenait au pays merveilleusement transformé; il avait une belle soutane qu'il portait dignement. Don Bosco en fit un prêtre distingué et le directeur d'une de ses Œuvres.

... Chez Don Bosco, le secret, la clé de la maison, c'est l'amour. Sa pédagogie est la pédagogie de la bonté.

Tout bon éducateur doit être *psychologue*; c'est encore une loi.

La pédagogie, a-t-on dit, a pour but « l'éducation intégrale », « l'épanouissement harmonieux de toutes les facultés ». Elle n'est donc pas une simple question de programme et de diplôme, de costume et de parade. C'est une *question d'âme*. Pour ses secrets, pour ses problèmes elle doit demander ses solutions sûres à une profonde psychologie. « Une âme d'enfant, disait Mgr Dupanloup, c'est tout un monde. Si on ne l'a pas pénétrée en tous sens, on est impropre à la grande œuvre de l'éducation. »

A cette œuvre, Don Bosco apporte un regard profond, une observation judicieuse, une sage expérience. « Son analyse des âmes, a dit Joërgensen, est d'une finesse, d'une exactitude qui ne le cède à aucune des meilleures psychologies françaises. »

Il avait la vigueur de l'esprit et la profondeur de la pen-

sée; il avait le cœur bon et la tendresse forte. Toutes ces qualités tendaient à une activité débordante, mais mesurée et féconde. « Son intelligence lumineuse et solide, disait son ami Pie XI, eût pu faire de lui un penseur et un savant. Pour rester dans sa vocation, il dut résister à la séduction des hautes études, à la passion des livres, au goût des batailles d'idées et des recherches scientifiques. » A l'heure où les jeunes prêtres élargissent leurs rêves d'apostolat, Don Bosco fixe les siens sur une tâche obscure. La première joie de son sacerdoce, la grande joie de sa vie, ce fut son catéchisme à ses petits enfants.

Pour mieux les connaître il vit au milieu d'eux, comme l'un d'eux. Il les étudie à la lumière du bon sens et de la charité. Tout sert à sa clairvoyance, même l'heure de la récréation. « Donnez à l'enfant pleine liberté de courir, de sauter, de crier... Parlez peu; laissez-le parler pour mieux le connaître. Vous rectifierez à mesure ses jugements superficiels et légers. »

Sa pédagogie est optimiste. Don Bosco a les vues larges et confiantes. Il n'a peur de rien. Il sait tout utiliser pour ses buts éducatifs. Ses maisons sont gaies et vivantes; la douceur de la discipline y facilite l'épanouissement des cœurs et des yeux. Dans ses écoles, le premier ornement avant les murs clairs et les images parlantes, c'est l'amour chaud, c'est le sourire lumineux du professeur. Cette atmosphère favorise le travail et le bon esprit; et les distractions nécessaires y concourent aussi pour leur bonne part.

« La gymnastique, dit le grand éducateur, la musique, la déclamation, le petit théâtre, les promenades sont d'heureux moyens pour faciliter la discipline, la moralité et la santé. »

L'apôtre connaît son monde pour l'application discrète de sa méthode. « Les enfants, écrit-il, se divisent en

caractères bons, ordinaires et difficiles — Don Bosco n'a pas dit « mauvais » —. De ces derniers il y en a un sur quinze. » Sur ces trois catégories il saura adapter son zèle et son dévouement; pas toujours, mais très souvent il réussira des cures merveilleuses.

Un père de famille découragé lui amène un jour son enfant, polisson de quatorze ans, la tête et le cœur gâtés, déjà chassé de deux collèges. Notre garnement consent à rester, mais à trois conditions bizarres : on ne lui parlera pas de confession, il sera dispensé des offices à la chapelle, il trouvera la porte ouverte s'il lui prend fantaisie de partir. Et Don Bosco consent.

Dans la maison joyeuse, l'enfant se sentit à l'aise; bientôt il aima ce prêtre aux manières larges et douces. C'était tout nouveau pour lui. Il ne s'obstina pas longtemps à vivre en marge de la famille. « Ici, se dit-il, les enfants les plus sages, les plus pieux sont les plus joyeux. » Après quelques semaines il était vaincu. Un matin il se jeta sur le cœur du père pour se confesser comme les autres. Quand il se releva, il était secoué de sanglots; quand il revint de la communion, il était transfiguré.

La grâce de Dieu et la douce méthode de Don Bosco avaient fait ce joli miracle.

Cependant Don Bosco n'est pas un théoricien de l'éducation. Parmi ses nombreux ouvrages nous voudrions voir son traité de pédagogie : il ne l'a pas écrit. Il n'a laissé que quelques pensées sur le *système préventif* qu'il a mis en honneur. « Ma méthode, disait-il, je ne la connais pas moi-même. Je suis allé de l'avant selon l'inspiration du Seigneur et le besoin des circonstances. »

« Comment vous y prenez-vous pour former vos Salésiens? » lui demandait-on. Sa réponse était une boutade : « Je les jette à l'eau pour qu'ils apprennent à nager. » Et

en les envoyant à l'apostolat, il se contentait de leur dire : « Tu feras comme tu as vu faire Don Bosco. » A ses disciples, comme formule de vie et de perfection, il a laissé, non des livres ascétiques, mais l'exemple de sa vie, et un modèle, très vivant lui aussi, saint François de Sales. Son traité, c'est sa vie, ce qu'il a fait, non ce qu'il a écrit.

Don Bosco a l'esprit pratique, ennemi des formules toutes faites et des théories abstraites. Il est pour la vie, pour l'action qui ne se perd pas en hésitations, en discussions et en projets. Mais de tous temps il fut fin observateur, et il reste riche d'expérience.

Il a eu pour se former les sages exemples de Maman Marguerite, les premières leçons de son Curé, un saint prêtre, puis les conclusions négatives de Châteauneuf et de Chieri. Il se plaignait un jour à sa mère de voir M. le Curé, grave et digne, oublier de sourire aux petits enfants ; et il concluait de façon charmante :

— « Vous verrez, Maman, si un jour je deviens prêtre, je veux me consacrer tout entier aux enfants. Je les aimerai bien pour me faire aimer d'eux. Avec eux je ne serai jamais triste ; je m'approcherai et je leur parlerai le premier. »

Au Grand Séminaire il souffrait de sentir ses Supérieurs trop lointains : « Nous pouvions difficilement les approcher, écrit-il. On n'allait les trouver que dans les cas graves pour recevoir quelque réprimande. Quand l'un d'eux passait dans nos rangs, tout le monde s'écartait; on avait peur! Ce fut mon unique peine au Séminaire. »

C'est sans doute sous le coup de ces souvenirs pénibles qu'il insistait auprès des Supérieurs de ses Maisons : « Soyez pères, soyez pères! Faites-vous aimer pour mieux vous faire craindre. »

... Avec cela, dirons-nous que sa pédagogie est une nouveauté? Non ; elle n'est en définitive qu'un retour au

bon sens, à la tradition, à la piété, à l'Évangile, à l'exemple de Jésus. Elle s'appuie sur les principes éternels.

Mais les saints ont leurs secrets. La psychologie de Don Bosco a d'autres ressources. N'oublions pas la vision intérieure et la pénétration des consciences largement octroyée par Dieu à son serviteur. Il a la parole révélatrice, le *mot magique* qui électrise les bonnes volontés, qui secoue et convertit, qui transporte l'âme et la jette en plein ciel. « Que pensez-vous de moi, mon Père? lui demande un jour Dominique Savio. — Je pense qu'il y a en toi de quoi faire un bel habit de fête au Seigneur. — Eh! bien, vous serez le tailleur, et vous m'aiderez à être un saint. » En trois ans, sous la direction de Don Bosco et sur ses traces, l'enfant va brûler les étapes de la sainteté et, d'un pas hardi, commencer l'ascension des autels.

Dominique Savio, le pieux enfant de quinze ans, a fait, avec tant d'autres, grand honneur à la méthode d'éducation du Bienheureux Don Bosco.

(*A suivre.*)

Lyon. H. Faure, Salésien.

Les enseignements des deux saintes Thérèse

Dieu, qui est toujours admirable dans ses Saints, a donné à son Église deux saintes portant le même nom, la Mère et la Fille, qu'il a rendues particulièrement populaires et qui sont faites l'une et l'autre pour entraîner les âmes. En Espagne on appelle sainte Thérèse d'Avila la *Doctora*, la sainte docteur. Il n'y a pas à douter qu'elle ait reçu de Dieu la mission d'éclairer ceux-là mêmes qui sont chargés d'instruire les autres. Quant à celle qu'on appelle la « Petite Fleur », la sainte Thérèse de France, Dieu a voulu enseigner par elle une voie qui conduit au sommet de l'amour.

Y a-t-il entre ces deux admirables saintes divergence de doctrine, ou leurs enseignements concordent-ils? Les ressemblances sont beaucoup plus frappantes que les différences; le Chemin de la Perfection qu'a montré la sainte Thérèse espagnole, et la Petite Voie de la sainte Thérèse française, traversent les mêmes régions pour aboutir au même terme, l'amour parfait. Il y a profit, semble-t-il, à rapprocher les doctrines des deux saintes, à chercher leurs concordances, à préciser leurs nuances spéciales; nous verrons qu'ainsi envisagées elles s'éclairent mutuellement, se confirment, et se complètent.

* * *

La spiritualité de sainte Thérèse d'Avila met l'amour à

son principe. Dès que l'on commence à faire oraison, dit-elle, on doit pratiquer l'amour, en se rappelant qu'on est en présence de Jésus-Christ, et s'attachant très affectueusement à sa sainte humanité; il faut vivre en sa société, s'entretenir avec Lui (*Vie*, ch. XII). Aussi veut-elle « que l'on revienne souvent à la passion et à la vie de Jésus-Christ, sources de tout bien » (ch. XIII). « O Seigneur de mon âme! que n'ai-je des paroles pour faire connaître ce que vous donnez à ceux qui se confient en vous » (ch. XXII).

Dans son *Chemin de la Perfection*, elle présente, bien entendu, le détachement comme le fondement de tout l'édifice spirituel. « De la perfection du détachement, déclare-t-elle, dépend tout le reste. » Chacune de ses filles auxquelles le livre est adressé doit « se préoccuper, comme d'une affaire importante entre toutes, de contredire continuellement sa volonté »; sans quoi elle n'aura pas « cette sainte liberté d'esprit qui permet à l'âme de voler vers son Créateur... Ayons bien soin dans les plus petites choses, dès lors que nous sentons y avoir quelque attache, d'en éloigner notre pensée pour la ramener à Dieu. Lui-même nous aidera à le faire... Ce détachement de nous-même, la lutte contre nous-même, sont quelque chose de bien ardu », mais il faut s'y appliquer avec courage et constance.

Il faut joindre au détachement l'humilité. « Le détachement et l'humilité vont, ce semble, toujours de pair; ce sont deux sœurs qu'il ne faut pas séparer... O souveraines vertus, maîtresses de toutes les créatures, dominatrices du monde! Vous rompez tous les filets et tous les pièges du démon! O vertus si tendrement aimées du Christ, notre docteur, qui n'a jamais été un instant sans vous! Celui qui vous possède peut entrer en lice avec l'enfer réuni, avec le monde entier et toutes ses séductions. Il n'a

personne à craindre, car le royaume des cieux est à lui... Ces vertus ont cela de propre que celui qui les a croit ne pas les avoir... Du reste, il en fait tant d'estime qu'il travaille sans cesse à les acquérir et s'y perfectionne de plus en plus..... Mais quelle folie à moi d'entreprendre de louer l'humilité et la mortification après que le Roi de gloire les a lui-même si hautement exaltées, qu'il les a même consacrées par tant de souffrances! » (ch. x)

Donc, à l'exemple du Sauveur, il faut se mortifier. Comment? « Le premier pas à faire, c'est de renoncer à l'amour de notre corps... Notre corps a cela de fâcheux que plus on le ménage, plus il exige. C'est étrange combien il aime à être bien traité. Pour peu qu'il ait quelque prétexte à faire valoir, si mince que soit le besoin, il trompe la pauvre âme et l'empêche d'avancer..... Croyez-le, mes filles, lorsque nous arrivons à dominer ces misérables corps, ils ne nous importunent plus autant... En s'y reprenant souvent, on devient peu à peu, avec la grâce du Seigneur, maîtresse de son corps... Que le Seigneur nous accorde cette grâce. J'en suis convaincue, pour bien comprendre les fruits qu'on retire d'une semblable victoire, il faut l'avoir remportée. » (ch. xi)

Sainte Thérèse note d'ailleurs combien la grâce est nécessaire pour arriver à dompter son corps; ce n'est pas à proprement parler nos efforts qui nous en rendront maîtres, mais la persévérance dans ces efforts nous obtiendra de la divine Bonté le don de force qui nous rendra victorieux.

Puis la sainte recommande la « mortification intérieure, qui rend tout le reste beaucoup plus méritoire et plus parfait, et nous le fait accomplir avec plus de douceur et de plaisir. Cette mortification intérieure... s'acquiert en renonçant peu à peu à sa volonté et à ses désirs, même dans les petites choses... Tout ou presque tout consiste à

ne plus se soucier de soi-même et de ses satisfactions... Apprenons à contredire en tout notre volonté. Si vous vous y appliquez, mes Sœurs, peu à peu et sans savoir comment, vous vous trouverez au sommet de la perfection. Mais n'y a-t-il pas une rigueur outrée à dire que nous ne devons nous accorder aucune satisfaction en quoi que ce soit? Oui, si l'on ne montre pas les douceurs, les délices qui suivent ce renoncement, les avantages qu'on en retire, la sécurité qu'il donne, même en cette vie ». (ch. XII)

Après la mortification, sainte Thérèse recommande l'humilité. « A mon avis, il est très important de s'exercer à cette vertu, ou, en d'autres termes, de s'efforcer d'obtenir du Seigneur la véritable humilité » (ch. XV). Humilité, que seul peut nous donner Jésus-Christ, comme il nous donne la force de dompter notre corps : telle est au surplus sa doctrine constante.

La sainteté exige, certes, un grand courage, elle le sait : les pusillanimes, qui mettent la main à la charrue et qui regardent en arrière, ne sont pas aptes au royaume de Dieu; mais elle affirme aussi, et non moins fortement, que les âmes les plus vaillantes doivent compter non sur leur propre travail, mais sur le secours divin, et que les vertus parfaites sont un don de Dieu et non un gain acquis par nos propres efforts. Il y faut les grâces supérieures de lumières et d'amour qui ne s'acquièrent pas à force de considérations, mais qui sont véritablement, selon le mot toujours employé par sainte Thérèse, *surnaturelles*, c'est-à-dire au-dessus du mode humain, et mises directement dans l'âme par Dieu lui-même. « Il faut, disent certains livres, être indifférent au mal que l'on dit de nous, s'en réjouir même davantage que si l'on faisait notre éloge; on doit faire peu de cas de l'honneur... et quantité d'autres choses du même genre. A mon avis, ce

sont là de purs dons de Dieu... ces biens sont surnaturels... Que les âmes qui se désolent parce qu'elles ne se voient pas assez détachées cessent de s'affliger; qu'elles espèrent en Dieu : ce qu'elles n'ont encore que par le désir, sa Majesté leur fera la grâce de l'obtenir en effet, pourvu qu'elles s'appliquent à l'oraison et fassent ce qui est en leur pouvoir. » (*Vie*, ch. XXXI)

Donc c'est par l'oraison que sont obtenues les vertus parfaites, mais par l'oraison surnaturelle, l'oraison d'union amoureuse ou la contemplation, que la sainte alors propose à ses filles comme l'objet de leurs apirations et le terme de leurs efforts.

« Ce qui est d'une importance majeure, dit-elle, d'une importance capitale, c'est d'avoir une résolution ferme, une détermination absolue, inébranlable, de ne s'arrêter point avant d'avoir atteint la source, que vienne ce qui viendra, qu'arrive ce qui arrivera, que se trame ce qui se tramera, que murmure qui voudra murmurer, qu'on doive arriver au terme ou mourir en chemin, accablé sous le poids des obstacles, quand le monde enfin devrait s'effondrer » (ch. XXI). « Il faut, dit-elle encore, commencer à s'acheminer vers l'oraison d'union amoureuse, avec cette conviction que, si nous sommes résolues à ne pas nous laisser vaincre, nous viendrons à bout de l'entreprise, ce qui, du reste, est indubitable. » (ch. XXIII)

Donc, d'après sainte Thérèse, si l'on s'applique avec énergie et persévérance à la pratique des vertus, surtout de celles qui domptent le mieux la nature, l'humilité et la mortification, et si en même temps on s'adonne de tout cœur à l'oraison, un jour vient où Dieu accorde des grâces beaucoup plus élevées, qui seules permettront de pratiquer parfaitement et ces vertus et les autres ; grâces de lumière et d'amour qui nous éclairent sur les grandeurs de Dieu et sur notre propre misère, qui mettent

dans l'âme un amour pur, profond, persistant. Alors, dit la sainte, dans le jardin de l'âme « les vertus commencent à bourgeonner, pour fleurir ensuite et donner des fruits ; les œillets et les autres fleurs se préparent à répandre leur parfum » (*Vie*, ch. XIV).

C'est le Seigneur qui agit. « Il donne de son action bien des marques : l'une est de mépriser toutes les choses de la terre, de les estimer aussi peu qu'elles doivent l'être, de ne pas rechercher son propre bien, parce qu'on en comprend la vanité, de ne trouver de plaisir qu'avec ceux qui aiment leur Dieu, de prendre la vie en dégoût, de n'avoir pour les richesses que l'estime qu'elles méritent, et autres dispositions semblables, qu'enseigne lui-même aux âmes celui qui les a mises dans cet état » (*Pensées sur l'amour de Dieu*, ch. III).

Voilà le terme auquel il faut tendre, voilà ce qu'il faut espérer qu'on obtiendra de Dieu.

* * *

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a-t-elle enseigné une doctrine différente? Elle le pouvait d'autant moins que la doctrine de sainte Thérèse d'Avila est la doctrine même de l'Évangile ; mais elle l'a présentée d'une autre manière, plus convenable à notre époque, et faite pour éclairer plus vivement les âmes contemporaines, les émouvoir et les entraîner dans la voie de la perfection. *Non nova, sed nove*. Celui qui entre à l'école de la jeune sainte voit la vertu aimable, et mise à la portée de sa faiblesse ; on lui enseigne à la pratiquer dans les menus détails d'une vie tout ordinaire, et il se met à l'œuvre avec pleine confiance. Mais ce sont les éternels principes de l'Évangile qui deviennent la règle de sa conduite, ces principes qui paraissent austères à beaucoup, mais qui donnent la paix

et le vrai bonheur : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour et qu'il me suive » (Luc, IX, 23). « Quiconque se fera humble comme ce petit enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux » (Matth., XVIII, 4). « Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit » (Jean, XVI, 5). « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein » (Jean, VII, 38). Ces principes qui animent la doctrine de sainte Thérèse d'Avila résument aussi tout l'enseignement de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Elle les présente de la manière la plus attrayante et en faisant tout reposer sur l'amour « Vous désirez, écrivait-elle, un moyen pour arriver à la perfection : je n'en connais qu'un seul, l'amour » (*L'Esprit de la Bse Thérèse*, p. 3). « Je n'ai jamais donné au bon Dieu que de l'amour » (p. 4). « Le Seigneur n'a pas besoin de nos œuvres, mais uniquement de notre amour... En disant à la Samaritaine : Donne-moi à boire, c'était l'amour de sa pauvre créature qu'il réclamait, il avait soif d'amour » (p. 5). Elle redit sans cesse « à quel point Dieu est aimable, à quel point il nous aime et recherche notre amour, combien il est délicat et se contente de peu, enfin comment l'amour est la voie qui conduit à la perfection » (p. 5).

Mais comment exercer cet amour? De la façon la plus simple : chercher, en toutes choses, à faire plaisir à Jésus. « Si tu veux être une sainte, écrivait-elle, cela te sera facile : n'aie qu'un but, faire plaisir à Jésus » (p. 10). Et le moyen de plaire est chez elle toujours le même : la pratique constante des petits sacrifices. C'est ainsi qu'elle expliquait sa *Petite Voie* presque à la veille de sa mort. « Je n'ai pas d'autre moyen, disait-elle, pour vous montrer mon amour que de jeter des fleurs, c'est-à-dire de

ne laisser échapper aucun sacrifice, aucun regard, aucune parole, de profiter des moindres actions et de les faire par amour » (*Histoire d'une âme*, ch. xi). A la novice qui lui objectait que nous sommes justifiés gratuitement par la grâce, elle expliquait que « si l'espérance poussée jusqu'aux dernières limites est composée d'abandon et de confiance en Dieu, son aliment n'est autre que le sacrifice. Il faut, ajouta-t-elle, donner sans compter, se renoncer constamment, en un mot prouver son amour par toutes les bonnes œuvres en notre pouvoir. » Et c'était bien la voie qu'elle avait suivie, elle qui, comme elle l'avoua un jour, n'avait jamais refusé aucun sacrifice depuis l'âge de trois ans.

Certains ont semblé croire que des exemples et des enseignements de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus il fallait conclure au peu d'utilité des pratiques de mortification qui, jusque-là, avaient été considérées comme de puissants moyens de sanctification. C'est une erreur grave et qui serait pernicieuse : détourner les âmes des pratiques qu'ont employées les saints, ce serait nuire et nuire beaucoup à un grand nombre. Les jeûnes, les veilles, les instruments de pénitence, disciplines, cilices, ceintures, sont les moyens classiques pour dompter la chair; ils ont ce très grand avantage de se prolonger, de maintenir la chair dans la souffrance, d'aider à éviter de nombreuses fautes et de favoriser beaucoup le recueillement et l'union à Dieu. Quiconque sait le prix de la souffrance comprend l'utilité de ces pratiques. La bonne souffrance produit illumination, purification, préservation des péchés, large effusion de grâces, embellissement et enrichissement de l'âme. Ces effets se produisent dans l'âme à l'insu de celui qui souffre, selon la mesure de ses dispositions d'amour, et ils se prolongent tant que dure la souffrance amoureusement acceptée par l'âme éprouvée ou cherchée par l'âme

pénitente. L'usage des mortifications qu'ont pratiquées les saints ne peut être ni blâmé ni déconseillé, sauf quand l'état de santé s'y oppose, et il s'y oppose moins souvent que beaucoup ne le supposent. Elle serait lourde, la responsabilité de celui qui, sans motif grave, détournerait de ces pratiques une âme que l'Esprit de Dieu pousserait à les accomplir.

Mais, pour excellentes qu'elles soient, ces pratiques effraient un très grand nombre, et le renoncement, si fortement recommandé dans l'Évangile, si nécessaire pour grandir en vertu, est négligé, parce qu'on le juge impossible. La pratique des légers sacrifices semble plus abordable. Quand une âme ardente se sent éprise de l'amour divin, elle comprend que le sacrifice est indispensable, mais elle ne voit pas toujours combien d'occasions s'offrent à elle de le pratiquer. Sainte Thérèse de Lisieux a montré à beaucoup d'âmes généreuses qu'il est facile de multiplier les sacrifices; elle attire l'attention sur les nombreux moyens que nous avons à portée de la main pour contrarier la nature. Combien d'âmes, désireuses d'aimer Dieu de tout leur cœur, restent imparfaites, parce que, se renonçant en certaines choses, en beaucoup d'autre elles recherchent inconsciemment leur propre satisfaction et par là fortifient certaines inclinations naturelles, qui sont un obstacle à l'amour divin; sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus leur enseigne excellemment l'*agere contra* de saint Ignace, l'art de contredire en tout la mauvaise nature; elle fait voir notammeut de quelle manière l'on peut et l'on doit mortifier ses goûts, contrarier sa volonté pour faire plaisir ou pour rendre service au prochain.

Sainte Thérèse d'Avila veut qu'à la mortification on ait grand soin de joindre l'humilité; sa fille, la sainte Thérèse de France, a montré admirablement la manière de la pratiquer.

Elle raconte que, le jour de sa profession, elle portait sur son cœur un billet où ces mots étaient inscrits : « O Jésus... que les créatures ne soient rien pour moi, et moi rien pour elles... Faites... que personne ne s'occupe de moi, que je sois foulée aux pieds, oubliée comme un petit grain de sable. » Cette pensée du grain de sable lui était familière. Elle avait écrit pendant son postulat à l'une de ses sœurs : « Je ne veux plus rien que l'oubli... non pas le mépris, les injures; ce serait trop glorieux pour le grain de sable, car, si on méprisait un grain de sable, c'est qu'on le verrait, qu'on y penserait... Je veux être oubliée et non seulement des créatures, mais de moi-même, afin de n'avoir plus aucun désir, si ce n'est d'aimer le Bon Dieu »... « Quel bonheur d'être si bien cachée que personne ne pense à vous! d'être inconnue, même aux personnes qui vivent avec nous! » (*Esprit de la Bse Thérèse*, p. 130.) « Qu'on vous trouve imparfaite, disait-elle à ses novices, c'est ce qu'il faut, c'est là votre gain, car vous pouvez alors pratiquer l'humilité, qui consiste non pas seulement à penser et à dire que vous êtes remplies de défauts, mais à être heureuses que les autres le pensent et le disent » (*Ibid.*, p. 137). Elle leur indiquait sa façon d'exercer l'humilité : « Quand on est humble, on admet volontiers que tout le monde nous commande » (p. 138). Et, à une sœur employée à l'infirmerie, elle disait : « Il faut vous considérer non seulement comme la petite servante des malades, mais comme une petite esclave à laquelle tous ont le droit de commander et que sa qualité d'esclave empêche de songer à s'en plaindre » (p. 139).

Surtout elle enseignait cette leçon en inculquant l'esprit d'enfance : « La sainteté, disait-elle, n'est pas dans telle ou telle pratique; elle consiste dans une disposition de cœur qui nous rend humbles et petits entre les mains de

Dieu, conscients de notre faiblesse et confiants jusqu'à l'audace en sa bonté de Père » (p. 200). « Être petite, c'est reconnaître son néant, ne pas se décourager de ses fautes, car les enfants tombent souvent, mais ils sont trop petits pour se faire beaucoup de mal » (p. 195). Se regarder toujours comme un être chétif, impuissant, qui ne compte que sur la tendresse du Père céleste, c'est une humilité aimable, mais aussi profonde et fort agréable à Dieu.

Donc, comme elle apprend à pratiquer la mortification dans toutes les circonstances de la vie, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus apprend aussi à pratiquer l'humilité amoureusement et constamment.

Certes, cela demande un grand courage : la jeune sainte de Lisieux, comme sa mère d'Avila, veut des cœurs vaillants qui disent avec elle : « Je ne veux pas être sainte à moitié »; mais, comme sa mère encore, elle déclare expressément que le courage humain ne suffit pas : « il faut que Dieu unisse son action à la nôtre et nous fasse lui-même pratiquer ces vertus. Puisque nous n'avons pas la force de gravir le rude escalier de la perfection, nous devons, explique-t-elle en une comparaison célèbre, trouver un ascenseur qui nous élève » (*Hist.*, ch. IX). « Je demande à Jésus de m'attirer dans les flammes de son amour, de m'unir si étroitement à lui qu'il vive et agisse en moi. Je sens que, plus le feu de l'amour embrasera mon cœur, plus je dirai : Attirez-moi » (ch. XI, p. 505). « Ah! si les âmes faibles et imparfaites comme la mienne sentaient ce que je sens, aucune ne désespérerait d'atteindre le sommet de la montagne de l'amour, puisque Jésus ne demande pas de grandes actions, mais seulement l'abandon et la reconnaissance » (ch. XI). Les vertus pratiquées par l'âme aimante et abandonnée sont donc, d'après la sainte de Lisieux, comme d'après la sainte d'Avila, un don de Dieu; c'est lui qui les produit avec le consente-

ment empressé de l'âme, heureuse de subir l'action divine.

Les spirituels français du XVII[e] siècle, Bérulle, Jean Eudes, Olier, insistaient beaucoup, et justement, sur l'union avec Jésus, qui réside en nous, qui opère en nous, selon le mot de saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. » La doctrine de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus s'adapte tout à fait à leur enseignement.

Elle s'adapte aussi à l'enseignement de saint Jean de la Croix que l'aimable sainte avait tant étudié. « Que de lumières n'ai-je pas puisées, dit-elle, dans les œuvres de saint Jean de la Croix! A l'âge de dix-sept et dix-huit ans, je n'avais pas d'autre nourriture » (*Histoire d'une âme*, ch. VIII, p. 146). Or, il enseigne exactement la même doctrine : Pour gravir la montagne de la perfection, il faut, par une mortification généreuse, se défaire de toutes les attaches, et purifier son âme. Alors on reçoit de Dieu une nouvelle connaissance de lui et un nouvel amour, alors c'est lui qui agit, et les opérations de cette âme, d'humaines qu'elles étaient, se transforment en opérations divines (*Montée*, ch. v). Tel est, d'après saint Jean de la Croix, l'état d'union divine, ce que les spirituels nomment la voie unitive, où les dons du Saint-Esprit opèrent constamment, où le divin Moteur agit puissamment sur l'âme et lui fait joyeusement, amoureusement pratiquer les vertus.

Cette doctrine de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est-elle comprise de tous? Elle éclaire évidemment toute âme de bonne volonté, mais, comme toute doctrine puisée dans l'Évangile, elle est plus ou moins comprise selon que l'âme qui la reçoit possède plus ou moins de lumières.

Les âmes qui ne sont point ferventes et qui par suite sont très peu éclairées comprennent en la lisant que le Seigneur est bon et que ceux qui l'aiment sont dans la

vérité. Si ces âmes, touchées par les écrits de l'aimable sainte, se mettent à faire pour Dieu des efforts qui leur coûtent, si elles le font avec constance, elles deviendront pieuses.

Aux âmes d'une piété commune cette lecture profite davantage. Elles sont portées à prier avec plus de confiance, à faire plus de petits sacrifices, à accepter avec plus de résignation les peines de la vie; mais elles comprennent imparfaitement la *Petite Voie*. Ces âmes, qui ont lutté quelque peu contre la nature, mais sans grande ardeur, tout en étant plus éclairées que les âmes vulgaires, ne le sont pas assez pour comprendre à fond le renoncement évangélique; leur idéal reste peu élevé; elles désirent des vertus moyennes, mais non pas l'amour parfait, dont elles ne voient pas bien toute l'étendue, ni toute la valeur. A ces âmes sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus fait du bien par ses exemples et par sa doctrine, mais c'est un bien limité (1).

Les âmes ferventes, au contraire, beaucoup plus éclairées, entendent l'abnégation chrétienne et s'efforcent d'y parvenir. Désireuses d'aimer Dieu d'un grand amour et comprenant très bien que l'amour se gagne par des sacrifices, elles cherchent à se renoncer partout et toujours. A ces âmes ardentes, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus fait un bien immense.

Angers.

AUGUSTE SAUDREAU.

(1) Je me permets de signaler ici aux lecteurs de *La Vie Spirituelle* ma petite brochure : *Vers l'amour parfait*, où j'explique pourquoi les lumières grandissent avec la générosité et où des figures symboliques font voir les différences entre les âmes sans piété, les âmes pieuses, les âmes ferventes, les âmes unies (Paris, Téqui ; Angers, librairie Richou. — Prix : 1 fr. 75).

CHARDON

La grâce de Jésus fait la subsistance de son Corps mystique[1]

Cette vérité si familière en la bouche de Jésus, si ravissante dedans le sentiment des saints, si fréquente dans les Écritures de l'Apôtre divin, si universelle entre les oracles qu'ont prononcés les anciens Pères et Docteurs de l'Église, si générale et si constante en la créance de tous les fidèles, n'a point besoin d'autre éclaircissement que celui qu'elle donne d'elle-même, pour nous apprendre, avec autant d'honneur que d'évidence, la condition en laquelle nous appartenons, avec une union si accomplie à Jésus-Christ.

Nous avons vu comment le Fils de Dieu vivant avait communiqué sa subsistance incréée à la nature humaine, au mystère de l'Incarnation, afin de la faire entrer en la grandeur, par-dessus toute grandeur, de la filiation divine, non adoptive, mais naturelle. Ce qui fait que le Verbe fait chair occupe, en la nature qu'il prend dans le sein auguste de Marie, la place et l'office de la subsistance ou

(1) Ces pages et celles qui suivront sont extraites d'une édition nouvelle de « La Croix de Jésus », actuellement en préparation. Premier entretien, Ch. II.

personne humaine, pour en faire comme un principe universel de toutes les grâces qui seront par mesure dispensées aux hommes et aux anges. C'est pourquoi la grâce n'a point été donnée à l'âme de Jésus-Christ qu'avec cette plénitude bienséante à la dignité de la personne, à laquelle elle est divinement unie et que cette grâce envisage comme sa fin et son principe, avec qui elle doit avoir quelque sorte de proportion d'infinité.

Le rapport que la grâce doit avoir avec le sujet divin, où elle est subsistante, conjointement avec le sujet qu'elle perfectionne, se peut prendre ou du côté qu'elle est une disposition à la grâce de l'union de l'humanité et de la divinité; ou bien encore dans cette union adorable; et puis, par l'ordre à l'effet de ce mystère d'unité personnelle. Pour le premier, il est constant que toute disposition a de l'affinité avec la forme qui vient; elle entre dans son ordre et elle lui appartient, comme il se voit en ce dernier degré de chaleur qui devance immédiatement la forme du feu en un sujet parfaitement disposé pour la recevoir. Or, comme l'union de la personne divine avec la nature humaine est infinie, il faut que la grâce qui rend la nature créée — disposée à cette grâce incréée, contracte quelque sorte d'infinité, pour faire en l'humanité — une bienséance non point antécédente (par une nécessité naturelle et physique) à ce qu'elle soit unie à son terme divin et personnel; mais une convenance morale, comme un effet ou une suite, et nullement une cause ou un milieu de cette union ineffable.

Ajoutons, pour confirmation de cette infinité de la grâce en l'âme de Jésus, que, comme la sainte humanité, par l'union avec le Verbe divin, a reçu une dignité infinie, (qu') ainsi la grâce, la charité et les autres perfections unies au Verbe par le moyen de cette humanité empruntent avec elle la même grandeur immense, comme nous

l'apprend le bien-aimé disciple : « Tout ce qui a été fait en Lui, est vie (1). » La nature divine n'a point été faite en Lui, parce qu'en Dieu la nature n'est principe ni terme de production; sa personne aussi n'a point été faite, elle a été engendrée. Ce qui a donc été fait en lui, c'est son âme, son corps, les vertus, la grâce et la gloire; et tout ce qui a été fait en lui est divinement subsistant, est divinement existant, et est divinement vivant en sa personne. Or, si les actes de religion, d'obéissance, d'humilité et de toutes les autres vertus que sa charité mettait en exercice étaient autant d'actions infinies, non seulement parce qu'elles se réfléchissaient sur une personne divine, qu'elles rendaient soumise à la grandeur de Dieu, mais encore parce qu'elles procédaient d'un suppôt infini, par les habitudes infuses unies à ce suppôt personnellement, il faudra dire que la grâce qui est principe de charité et de toutes les vertus surnaturelles en son âme sainte, ayant une vie, une existence et une subsistance divines en la personne du Verbe par le moyen de l'humanité, doit avoir toute l'infinité dont elle peut être capable afin d'établir de la proportion et avec la dignité de son suppôt, et avec l'effort des opérations assez puissantes pour imposer l'office d'adorateur à une majesté infiniment adorable, et réduire dans la condition d'esclave la grandeur du souverain.

Nous allons encore voir ceci avec plus de clarté, si nous remarquons que la mesure de la perfection de chaque

(1) « Quod factum est in ipso vita erat » (Jo., 1, 4). — « In ipso factum est »; non Dei Verbum factum est... « Verbum erat apud Deum; Deus erat Verbum », Deus autem non factura, sed factor est... Quod factum est ergo in ipso vita est. Caro facta est in ipso, vita est; infantia facta est in ipso, vita est; mors, vulnus... etc... » S. Ambrosius in psalmo XXXVI : non confundentur » (*P. L.*, 14, col. 1031-1032).

chose se tire du rapport qu'elle a avec sa fin. Voilà pourquoi, parmi les créatures, il n'y a rien de plus pesant que la terre; de plus chaud, de plus actif et de plus subtil que le feu et le soleil surpasse en clarté tous les corps capables de lumière. Or la grâce et la charité qui est sa fille aînée, sans laquelle elle est sans vie et sans opération, ont pour leur fin l'union de l'âme avec Dieu, et, entre toutes les unions qu'on peut avoir avec sa bonté, la plus intime est celle qui se fait en l'alliance d'une nature créée avec la nature divine, en unité de personne : ce qui rend cette proposition véritable, que l'homme en Jésus-Christ est plus dedans le fils de Dieu que le Fils de Dieu n'est en son Père (1). Et, partant, l'âme de cet Homme-Dieu doit posséder la grâce avec une plénitude d'abondance proportionnée à l'élévation de son union, qui fasse en lui une source inépuisable du côté des créatures capables de ses épanchements, quand même elles pourraient se multiplier jusqu'à l'infini.

J'ai dit, avec saint Augustin, que cet homme (parlant de Jésus) est plus intime au Fils de Dieu que le Fils n'est intimement en son Père éternel, parce qu'en cette qualité de Fils, étant Dieu et homme tout ensemble, il l'est en l'une et l'autre nature, divine et humaine, la même, unique et seule personne, non distincte, non une autre; mais lui-même, par soi-même, par les propriétés personnelles qui mettent de la différence entre lui et son Père, et le Saint-Esprit, et tous les suppôts tant des hommes que des anges.

Après ceci, je dis hardiment qu'il a plu à Dieu d'établir en l'âme adorable de Jésus une sainteté qui n'est point accommodée au rétrécissement d'une personne

(1) « Cum Filius sit Deus et homo, alia substantia Deus, alia homo, homo potius in Filio quam Filius in Patre. » S. Augustinus, *De Trinitate*, I, c. x (*P. L.*, 42, col. 834).

créée, mais qui est proportionnée à la dignité d'un suppôt divin. D'où vient que nous sommes justes par une sainteté chrétienne et non point par une justice humaine, comme était celle d'Adam considérée avant le péché propre au père et au chef de tous les hommes, lequel devait se répandre sur les autres après lui. Je l'appelle humaine, non qu'elle ne soit surnaturelle et une très excellente participation de la nature divine, mais parce qu'elle était comme ajustée aux inclinations de la nature humaine où elle était comprise et contenue, pour leur servir de règlement, au lieu que la grâce que Dieu emploie pour notre réparation n'est proportionnée ni à la condition de la nature, ni à la capacité d'une personne, de l'ordre des créatures, où elle soit reçue, puisqu'elle est communiquée en la nature humaine à une personne divine, qui lui donne l'infinité de son excellence tout autant qu'elle en est capable, afin qu'elle porte en son principal sujet la grandeur digne du Fils unique du Père vivant.

Or c'est par cette grâce que nous appartenons à Dieu pour devenir saints et pour entrer en la gloire de l'adoption surnaturelle et divine (1). C'est par elle, en Jésus-Christ, que nous sommes établis et avoués pour enfants de Dieu, et que nous obtenons l'honneur d'être reçus en Lui en la manière que le sauvageon prend la nature du greffe qui lui est enté, afin que nous devenions participants de son onction incréée et compagnons de sa grâce créée. C'est sans difficulté pour cette raison que saint Jacques donne à Jésus le nom de Verbe enté qui a le pouvoir de sauver nos âmes (2).

Jésus est une même chose avec son Père, à raison de

(1) « Socius radicis et pinguedinis olivae factus » (Rom. XI, 17). « Unxit te Deus, Deus tuus oleo laetitiae prae participibus, prae consortibus tuis » (Ps. XLIV, 8; Heb., I, 9).

(2) « Insitum Verbum... », etc. (Jacob, I, 21).

l'unité d'essence; il est un avec lui par la communication de la nature; il n'est point pourtant un avec lui par l'unité de personne. Mais la grâce qu'il lui plaît de nous donner fait que nous avons dedans notre esprit la participation de la même nature divine qu'il reçoit de son Père, afin que, par imitation, nous soyons une même substance avec lui, et, par dessus tout ce qui se peut comprendre, afin que lui et nous ne fassions ensemble mystiquement qu'un seul Jésus-Christ. Il exprime le premier, quand il proteste au Père vivant qu'il nous donne, dans la liberté de son amour, la même clarté ou la même gloire qu'il reçoit nécessairement en sa production éternelle, afin de nous unir tous à soi en la participation de l'unité de nature propre aux personnes adorables de la très glorieuse Trinité. Or que cette clarté dont il parle s'entende de la nature divine, on en tire une preuve infaillible dedans les paroles qu'il avait dites auparavant à son même Père, quand il le priait de lui donner la même clarté dont il jouissait avant que le monde fût produit (1).

Et pour ce qui est du second, le grand Apôtre veut que nous soyons par adoption ce que Jésus est par nature (2); c'est pourquoi le Père vivant a envoyé l'Esprit de son Fils dedans nos cœurs, qui nous fait parler avec lui avec la même confiance avec laquelle les enfants parlent à leurs pères, afin d'être désormais traités, non indifféremment.

(1) « Et ego claritatem quam dedisti mihi, dedi eis; ut sint unum, sicut et nos unum sumus » (Jo., XVII, 22). — « Et nunc clarifica me tu Pater apud temetipsum, claritate, quam habui priusquam mundus esset, apud te » (Jo., XVII, 5). — « Nunc autem quid est quod apud Patrem clarificationis profectum expectat? Nempe hoc quod habuit apud eum, priusquam mundus esset: habuit plenitudinem divinitatis atque habet. » S. Hilarius, *De Trinitate*, l. III (*P. L.*, 10, col. 85).

(2) « Quoniam autem estis filii, misit Deus Spiritum Filii sui in corda vestra clamantem : Abba, Pater » (Gal., IV, 6).

ainsi que des serviteurs, mais en qualité d'enfants parfaits en état de pleine liberté (1) et entrer au droit de la jouissance de la bénédiction héréditaire, au même moment que cet Esprit divin rend témoignage au nôtre que la condition misérable d'esclave est passée en l'heureuse dignité d'enfants de Dieu. Car, puisque, par la maxime que Jésus enseigne à Nicodème : « Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit (2) », aussi sans doute ce qui prendra naissance de Dieu sera Dieu pareillement, parce que la génération divine réside en celui qui a une naissance de cette nature, ainsi que raisonne le disciple singulièrement aimé : or il n'y a qu'une génération en Dieu, à savoir celle de son Fils unique, laquelle, nous étant communiquée par la grâce, nous incorpore en lui, en unité mystique d'esprit d'enfant de Dieu (3).

C'est pourquoi saint Paul dit qu'il s'est détaché de tout ce que le monde adore séparé de Dieu, et qu'il fait moins d'estime de tout l'univers ensemble que de la boue et du fumier, pour être trouvé uni en Jésus-Christ, non par la justice qui vient de la loi, non pas même par une sainteté ajustée aux inclinations de la nature, mais par une justice que la foi adore, subsistante avec l'humanité où elle est reçue, en la personne du Verbe incréé (4).

Heureux l'esprit qui transporte sa vie, sa présence et tout son amour dans cette source inépuisable, qui fait

(1) « Itaque jam non est servus, sed filius : quod si filius, et haeres per Deum » (Gal., IV, 7).

(2) « Quod natum est ex carne caro est; et quod natum est ex spiritu spiritus est » (Jo., III, 6).

(3) « Generatio Dei conservat eum » (I Jo., V, 18).

(4) « Propter quem omnia detrimentum feci et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam, et inveniar in illo non habens meam justitiam quae ex lege est, sed illam quae ex fide est Christi Jesu » (Phil., III, 8, 9).

que, dans la grâce, la poitrine de Jésus est fécondité de bonheur aux hommes et aux anges. Quelle béatitude pour une âme, laquelle, s'étant vidée de tous les objets qui retiennent en un esclavage digne de larmes de sang les cœurs de la plus grande partie du monde, se perd à toutes choses et à soi-même, pour être trouvée au sein où l'on puise les eaux vivantes capables d'étancher la soif que l'amour des créatures n'avait pu apaiser jusqu'alors! (1) Quelle joie de se voir uni à Jésus-Christ par la même grâce et par la même charité qui rendent son âme digne (d'une dignité pourtant subséquente) de la plus adorable union où l'effort dernier de la toute-puissance de Dieu peut atteindre au dehors par ses amoureuses communications! Après ceci, il faut se rendre à la vérité qu'il n'y a rien dans le ciel et dans la terre à espérer de plus grand que d'être élevé dans l'être surnaturel afin de composer avec tous les fidèles et faire ensemble mystiquement, par l'union ineffable de la grâce, un seul et unique Jésus. A cette fin, il se constitue lui-même la subsistance mystique de sa chère Église et vérifie en sa faveur ce que saint Jean dit de l'humanité sainte de son époux et de son chef, « que tout ce qui a été fait en lui, est vie (2) ».

Encore, bien que la grâce sanctifiante, qui est la source de perfection à notre justice, contracte en l'âme sainte de Jésus une infinité morale, du côté qu'elle est subsis-

(1) « Homo in Christo, qui totus in Christo sit; sicut enim Deus per unitatem et plenitudinem divinitatis, Pater Deus totus in Filio est, et Filius in Patre, ita per intentionem et pietatis affectum... homo totus in Christo est : qui enim adhaeret Deo, unus spiritus est. Homo ergo in Christo, non ille terrenus, non ille peccati, sed homo Christi » (S. Ambrosius, *P. L.*, 14, col. 1032, C).

(2) « Quod factum est in ipso, vita est, si et homo praecipue interior in ipso factus est », S. Ambrosius. in Ps. XXXVI (*P. L.*, 14, col. 1034, C).

tante en la seconde personne de la très glorieuse Trinité, elle y perd pourtant la propriété de rendre son sujet enfant adoptif, parce qu'il est devancé par la filiation naturelle; et l'adoptive, qui n'a lieu qu'à son défaut, s'évanouit en sa présence. Car, tout ainsi que la subsistance humaine n'ose paraître devant la subsistance divine qui prévient son devoir et son office en l'union des deux natures au mystère de l'Incarnation, puisqu'il n'y a que la seule personne du Fils éternellement engendré, terminant l'une et l'autre jointes en unité de suppôt, qui demeure; de même la grâce habituelle, quoique sans mesure au chef du corps mystique, n'y produit point l'effet de sa propre vertu, qui consiste à faire l'adoption réservée pour les hommes et pour les anges, afin que, par la communication en la grâce, qui, en Jésus-Christ, est subsistante en la personne du Verbe, nous nous trouvions unis au Fils naturel, et que l'adoption soit réduite en tant qu'il se peut à son exemplaire.

La grâce justifiante a deux propriétés en l'âme adorable de Jésus; l'une, qu'elle est subsistante en la personne d'un Dieu; l'autre, qu'elle est adoptante, c'est-à-dire qu'elle cause l'adoption en nous. Comme subsistante, elle est infinie en son propre lieu; comme adoptante, elle se communique avec mesure aux sujets sur qui elle s'épanche; comme subsistante, elle entre dans l'ordre de la filiation naturelle; et comme adoptante, elle nous donne l'imitation de cette filiation unique et souveraine; comme subsistante encore, elle surpasse la capacité des hommes et des anges; et comme adoptante, elle se proportionne à la nature qu'elle perfectionne et qu'elle élève pourtant afin qu'elle entre en société, et essentielle et personnelle, avec le Fils éternel de Dieu. J'ai dit essentielle, parce que la grâce d'adoption est une admirable participation de l'essence commune aux personnes de l'adorable Trinité.

Je la nomme personnelle, en tant qu'elle est propre à la seconde personne faite homme où elle est en son lieu naturel pour y être source de plénitude, de laquelle il distribue à chacun, selon la mesure comprise en l'ordre de la prédestination éternelle.

Et par ce moyen, puisque la grâce, qui est principe d'adoption en nous, est la même grâce qui, en l'infinité de son abondance, est subsistante en Jésus-Christ dans la personne du Verbe, on voit, plus clair que le jour, comment est-ce que, par la grâce, Jésus est la subsistance de son corps mystique, et comment est-ce que, par les liaisons de cette grâce qui découle de lui en qualité de chef, nous sommes unis comme membres dépendants au membre principal, pour ne faire en lui qu'une personne mystique et, avec Jésus, ne faire qu'un seul Jésus mystiquement.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

La Croisade Eucharistique[1]

Les Moyens

Après l'exposé du but et des principes de la Croisade, le Manuel des zélatrices caractérise ainsi sa pédagogie (p. 46) : « Pour pouvoir continuer cette formation de l'âme du petit Croisé, jusqu'à ce que des habitudes se forment qui devront durer la vie entière, il faudra introduire de la variété, du concret, des occasions de reprises de ferveur, des stimulants au progrès. »

Pédagogie variée

Introduire de la variété, c'est éviter l'ennui desséchant et la routine. Tout bon professeur sait que la vie, dans une classe, dépend en grande partie du caractère de nouveauté apparent des activités qui s'y proposent aux enfants. Que les zélatrices se servent donc de leur imagination, et plus encore de l'imagination de leurs petits apôtres (ceux-ci ont un rôle capital dans la vie des groupes; il y faudra revenir).

Il faut distinguer, parmi les procédés de la Croisade, ceux que l'on peut sans risque adopter pour la vie entière : telle l'offrande du matin; ceux qui se sont généralisés et ont acquis comme force de loi : tel le Trésor (loi de Croisade, s'entend, et toute relative); enfin ceux que, à l'abri

(1) Voir n° de janvier.

d'une inspiration commune, chacun est invité à tirer de son fond.

Dans cette dernière catégorie, on trouve du bon, du moins bon et du médiocre; du très bon aussi. Car il y a, pour enrichir la collection des procédés, de bonnes âmes, mais de médiocres aussi; il y a surtout des personnes intelligentes, et d'autres qui sont trop naïves et même un peu sottes. Comme on comprend que des organes centralisateurs soient jugés indispensables! On contrôle et on décante, on donne à imiter ou on laisse tomber, suivant la valeur des inventions. La bonne intention ne justifie pas tout; les responsables ne doivent pas s'égarer sous prétexte de variété ; elles veillent surtout à adapter aux divers milieux et aux divers âges, à ne pas copier servilement les idées d'autrui, ni même les leurs, qui peuvent n'être bonnes que pour une fois. Voici un paragraphe digne d'être médité : « Les industries de la Croisade, ses méthodes, son mécanisme, plaisent aux enfants. Avec le temps, ils simplifieront : les gestes, la mise en scène, les *accessoires disparaîtront* » (L. Banzet, *Hostia*, juin 1926, p. 91). Pour que les accessoires puissent disparaître avec le temps d'enfance et non pas encombrer la jeunesse, pêle-mêle avec l'esssentiel, il ne faut pas qu'ils aient été enfoncés trop profondément par la répétition.

La communion fréquente n'est pas accessoire, mais le roulement des communions l'est. On s'inscrit pour un des jours de la semaine; tous les matins l'Hostie est donnée à un petit Croisé au moins. Peut-être dans six mois ces communions à date fixe ne seront-elles plus du tout préparées? Alors il faudrait remplacer les communions par roulement par des communions quasi générales, ou autre chose.

L'intérêt pour les Missions n'est pas accessoire, mais les manifestations de cet intérêt le sont; par exemple, un groupe aide son missionnaire en lui envoyant, dès que la somme suffisante a été recueillie, la statue d'un saint qui sera le patron d'une nouvelle chapelle (Journée des

Cadres, garçons, décembre 1931); il faut prévoir le moment où le missionnaire préférerait des murs ou un toit...

Accessoires encore, ces créations de fonctions au sein des comités d'apôtres; tel pensionnat a une Protectrice des Pauvres. N'est-ce pas d'un ton un peu trop aristocratique?

Mais peut-être est-il bon de laisser une fillette s'appeler quelques jours « protectrice des pauvres », et des garçons acheter des saints pour les nègres, et des enfants se proposer une communion par semaine. Dès que la vanité, ou la froide habitude, ou l'indifférence fait son apparition, la zélatrice se désintéresse tout doucement de ce qui avait d'abord paru tant échauffer son enthousiasme : un tout petit coup de barre à gauche ou à droite, les enfants regardent d'un autre côté, inventent du nouveau, repartent avec une ardeur rafraîchie... Variété...

Pédagogie concrète

Le manuel demande ensuite du concret. La pédagogie profane a mis l'accent qu'il fallait sur la nécessité, pour une action efficace, de s'adresser aux sens de l'enfant; par là, de capter et retenir son attention, de l'inciter à l'action, de fournir des points de cristallisation aux souvenirs et de construire ainsi sa personnalité.

Toutes les industries de Croisade répondent à ce besoin. Certaines n'ont pas d'autre valeur. Le *nombre* des sacrifices, par exemple, ne signifie rien en lui-même. Trois fois j'ai laissé un camarade passer avant moi : *trois* sacrifices. J'ai laissé trois camarades passer avant moi : *un* sacrifice. Trois ou un..., c'est peut-être à l'avantage du *un*. Je marque des traits : voilà du concret. Qu'il y en ait un, qu'il y en ait trois, l'œil a été saisi, c'est ce qu'il fallait. Et si l'on représente chaque sacrifice par un grain de blé, au caractère concret de la marque s'ajoute la richesse mystique de ce rappel : sacrifice, hostie, Jésus.

Qu'on recueille les grains, qu'on choisisse pour les contenir le plus joli coffret, qu'on les dispose avec soin, capitonnant de satin blanc l'intérieur de la boîte, qu'on les baise avec une prière avant de refermer le couvercle et qu'on écrive l'adresse : Congrès eucharistique international de Chicago... comme ils représentent bien le cœur qu'on a mis à les gagner, et comme ils associent la notion de joie à la notion de sacrifice !

Des palmes offertes sur l'emplacement du martyre des saints de Carthage, des processions, des costumes uniformes : c'est du concret. Des cantiques, des bras en croix, des dessins, des rédactions, tout cela intéresse, fait vivre, et laisse une empreinte. Les souvenirs sont précis, parce qu'ils appuient à des images sensorielles les impressions sans cela fugitives des ébauches d'expérience religieuse. L'homme moyen est ainsi fait, l'enfant, bien davantage : c'est solide, c'est réel, si c'est matériel et palpable, si au moins c'est lié à du palpable. Ce que nous ne connaissons que par ouï-dire ne nous impressionne pas profondément. — Que penses-tu du pape? — J'en pense, en bloc, ce qu'en détail vous m'en avez appris. Il y a bien aussi un certain mouvement de mon cœur vers celui que je vois comme un Christ sur terre. Mais votre enseignement, mon petit mouvement de cœur, en quelques mois tout cela peut être emporté par le flot de la vie complexe, pleine de soucis matériels, de devoirs scolaires, d'intérêts positifs. — Écris donc, voici un questionnaire. Ton travail, s'il est bon, sera relié avec des milliers d'autres ; on en fera un magnifique volume, et on l'offrira au Saint-Père de la part de tous les Croisés du monde. — Ah, le flot de la vie n'emportera jamais cette page, ni ma petite pensée d'enfant, que j'ai précisée et enrichie de méditation pour pouvoir bien l'exprimer !

Pédagogie stimulante

Des occasions de reprise de ferveur, dit encore le **Manuel**.

Zélatrice, c'est-à-dire apôtre, dans votre oraison vous vous contentez des sept demandes du *Pater*. « C'est ainsi que vous prierez », a dit Notre-Seigneur. Et toute votre vie est donnée d'avance, l'ensemble et les parties, pour que Dieu règne. Qu'Il règne sur moi, sur mes Croisés, sur la France, sur les nègres et sur les Chinois... Mes mérites, je les lui abandonne, valorisés par mon union au Christ de l'hostie. Jésus s'offre... je suis offerte. Pour qui, pour quoi... quel intérêt de le savoir? Dieu sait bien, lui, ce qu'il fera des mérites de son Christ. Que nos petits Croisés s'abandonnent donc à la grande cause du Règne de Dieu en ce monde. Tous les jours. Le matin, dès le réveil : « Cœur de Jésus, c'est pour vous ma journée. » A chaque sacrifice. A chaque prière. Tout est offert. Pour tout.

Même les Carmélites sentent qu'elles prient mieux quand ce « tout » est décomposé pour soutenir d'images leur pensée. Si l'oraison d'un saint Jean de la Croix plongé dans « la grande Ténèbre » indistincte pouvait nous être dévoilée, peut-être soupçonnerions-nous qu'on peut s'unir intimement à l'offrande et à l'imploration du Christ sans images particulières de pécheurs à convertir, de mauvaise presse à détruire, d'écoles à rechristianiser. Mais nos petits Croisés n'en sont pas là. Il faut les stimuler, et qu'ils voient en esprit les gens qui ont besoin de prières et de sacrifices offerts ; une fois ceux-ci, une fois ceux-là. Les petits Russes par exemple. Oh! la grande pitié de ces enfants de leur âge, qui vocifèrent contre les chers objets de notre foi, qui outragent le Crucifix, qui n'ont pas, dans leur pauvre cœur déshérité, ce grand amour qui fait, pour l'éternité, notre bonheur à nous! Oh! la grande pitié du Christ qui les aime et les voit se perdre!

Le pape, tous les mois, propose à nos intentions un nouveau sujet d'émotion, qui réclame notre ferveur. « Depuis que *je travaille* pour le Saint-Père, déclare une petite fille, je me lève sans peine dès que maman m'é-

veille. » La zélatrice commente le bulletin ; le petit Croisé, pendant quelques jours au moins, — et quand même ce ne serait que pendant quelques heures ! — sort de son étroit horizon et considère les malheurs et les besoins de l'humanité. Il se fait une âme catholique, en même temps que sa charité, accrue d'être mieux informée, excite sa ferveur.

L'éveil de la conscience

Comme la vie gagne à ces élans ! Sans doute, il en est qui manquent le but pour l'avoir dépassé, et l'on connaît ces lendemains découragés des ferveurs téméraires. Nous devons parfois protéger les âmes contre elles-mêmes. Mais le cas est plus fréquent des progrès acquis après chaque période d'efforts soutenus. On les consolide ensuite en vivant tranquillement quelque temps sur les positions conquises.

Plus encore qu'aux Croisés déjà fervents pour qui une offensive est une *reprise* de ferveur, je songe à ceux pour qui elle est une *prise* de conscience, à tous ces petits laïques qui se laissent toujours mouvoir par les autres, ou par leurs instincts ; ils se conforment à ce qu'ils voient faire, ils subissent la pression des circonstances, ils évitent les châtiments comme les animaux eux-mêmes savent les éviter, et, pour le positif, ils s'abandonnent à leur besoin de mouvement et de jeu. Leurs défauts ne les gênent pas, si l'entourage immédiat, celui qui corrige, n'est pas gêné. Leurs qualités restent purement naturelles et leurs bons mouvements sont sans mérite. On stimule, pour tirer parti de ce qu'ils sont, leur amour-propre, ou leur affectivité, ou leur esprit de domination. Dans les milieux sains, cette sorte d'éducation nous livre des petites consciences encore droites mais très frustes ; dans les milieux douteux, hélas !

Ces petites consciences droites et frustes, que la Croisade enrôle, comment leur faire prendre le gouvernement des volontés jusqu'alors purement impulsives ? Une sim-

ple réunion d'édification par semaine resterait lettre morte. On n'assurerait pas par là une direction de vie, parce que les jeunes enfants ne peuvent être dirigés que par une influence s'exerçant constamment : or, impossible à une zélatrice d'exercer une influence constante. Tout au plus pourra-t-elle, à un moment donné, lâcher la bride à son petit monde, observer, et, dès qu'une occasion se présentera de donner séance tenante une leçon de morale pratique, reprendre en main les enfants, les faire réfléchir sur le fait observé — dispute, mensonge, brutalité... — et réveiller l'impression toute fraîche encore de la petite causerie pieuse. Alors un sacrifice sera vu, consenti, accompli, offert, et un premier pas sera fait. Mais le second? Mais la suite des actes en rapport avec la doctrine de Jésus que la Croisade a pour but de faire *vivre* par les enfants? Mais la formation des habitudes? Tout à l'heure, la zélatrice partie, l'anarchie sera de nouveau maîtresse.

Le problème pourrait se poser ainsi : il s'agit de prolonger en quelque sorte la présence corporelle de la zélatrice par une impression s'exerçant dans le même sens, assez forte pour durer tout un jour, deux, trois, davantage si possible. La solution? Déclancher une offensive. On intéresse fortement les enfants à un objectif précis, proche d'eux s'ils sont encore très nouveaux, — un malade de leur entourage, un pécheur à convertir —, plus large s'ils sont déjà de vrais Croisés. Une atmosphère se crée à la réunion de Croisade, qui mettra un certain temps à se dissiper complètement : les plus fervents, les plus énergiques entraîneront les autres : la feuille-trésor tiendra registre des victoires : les novices ne la garderont pas secrète, ils recevront des éloges et des encouragements.

Expérience combien précieuse, ne l'eût-on vécue qu'un seul jour! Le petit sauvage a compris — les paroles n'y font rien, il faut vivre! — il a compris qu'on peut être maître de soi. Il a pris conscience de sa force. Il y a des

milliers, des millions d'enfants aujourd'hui qui n'ont jamais fait aucune expérience de ce genre, parce qu'ils grandissent sans éducation morale positive. Une certaine école de pédagogie nouvelle, très intelligente et très avertie par ailleurs, n'a absolument aucun souci de l'éducation morale positive. Elle se contente de placer l'enfant au milieu de stimulants au bien -- travail, douceur, complaisance —, ce qui peut former le goût (il s'agit ici du goût moral) et même favoriser d'excellentes habitudes, toutes choses à ne pas dédaigner, certes, mais s'avère effroyablement insuffisant pour l'entrée dans la vraie vie, qui ne nous ménage pas les stimulants au mal, et pour la victoire sur les mauvaises passions, dont l'enfant porte au fond de soi les germes, bien que ses éducateurs feignent de ne point s'en apercevoir.

La persévérance dans l'effort

Enfin, dit le Manuel, des stimulants au progrès.

Toutes les industries sont tout cela à la fois : mais le trésor est le moyen de choix pour stimuler les progrès.

Se surveiller sans cesse, pour se dépasser sans cesse... prise au pied de la lettre, la formule est excessive. Sauf ceux que Dieu destine, pousse à une haute sainteté, on ne peut pas, pratiquement, *sans cesse* se dépasser, on ne peut surtout pas prendre conscience d'un progrès sans paliers, ce serait à donner le vertige. Si j'ai fait un sacrifice aujourd'hui, demain j'en ferai deux, après-demain trois... Au bout de l'année, combien? Et tiendrai-je à les marquer tous? Et si je conserve le compte de mes sacrifices, celui de mes prières, celui de mes communions spirituelles, ne serai-je pas découragé de constater que j'en marque moins aujourd'hui qu'il y a six mois? Pourtant, dans l'ensemble, ne suis-je pas plus chrétien, plus priant, plus offert? Mon trésor est-il littéralement « le thermomètre de ma ferveur »? Si oui, attention à ne pas le laisser baisser. Fais des sacrifices, des prières. Croisé,

Compte-les. N'oublie rien de ce que tu as donné. Quitte à le donner deux fois, si cela te coûte d'écrire : une fois en te sacrifiant, une fois en marquant le sacrifice. Et peut-être bien plus de deux fois. Car tu n'as pas toujours sur toi petite feuille et crayon, et pourtant il faut que le compte y soit : aujourd'hui plus qu'hier!

Pauvre petit Croisé! Où serait la sainte liberté des enfants de Dieu! Je ne crains pas beaucoup qu'on mente sur son trésor; d'ailleurs les feuilles sont anonymes. Je craindrais davantage qu'on tendît son esprit vers une chimérique course au mieux. Ce sont les plus généreux que ce danger menace. Un danger? Le mieux n'est-il donc pas le mieux? Non; le mieux conçu par un enfant généreux n'est pas le vrai mieux, si pour l'atteindre il se bande le cerveau; le mieux, pour un enfant, c'est de s'épanouir. S'épanouira-t-il en se surveillant sans cesse, en s'épiant, en se posant à tout coup des cas de conscience : ferai-je, ne ferai-je pas tel, tel sacrifice? en se forçant à les faire, quoiqu'ils dépassent le devoir d'état? A ce jeu, l'âme se resserre et l'on dépérit, ou bien l'on finit par renoncer, avec le sentiment déprimant d'une déchéance.

Un Croisé doit manifester un grand équilibre intérieur, ne noter que les actes délibérément voulus; s'il prie souvent dans la journée, « laisser Jésus compter ses prières; pas de cassement de tête » (Congrès de Bruxelles, 20 mai).

Le danger de ces excès est exceptionnel, dira-t-on? Il suffit qu'il soit réel, même au moindre degré, pour que les zélatrices y prennent garde; il en est parmi elles dont l'âme n'est pas assez épanouie pour comprendre d'intuition leur devoir primordial : ne pas entraver l'épanouissement et la spontanéité des petits.

Éducation à rebours?

Compterions-nous, pour nous amnistier, sur l'insouciance de la plupart, qui les sauve de nos maladresses,

sur leur « élan vital », qui les fait passer à côté de nos exigences ou de nos pressions abusives? Ce serait de l'éducation à rebours. Celui qui « laisse tomber » sa feuille de trésor, parce que compter et marquer lui pèse et qu'il n'y voit pas le profit de son âme, ce n'est peut-être pas sans un remords sourd, que nous aurions dû lui éviter parce que la conscience s'endurcit à passer outre au remords.

Quant à ceux qui épuiseront, pour rester fidèles à ce qu'on leur a montré comme *le* signe de leurs progrès, une énergie qu'il eût mieux valu déployer pour d'autres objets, le trésor leur est un signe, non de progrès en réalité, mais purement de sacrifice, de ce genre de sacrifice contre lequel on nous met en garde et qui risque « de leur laisser de l'amertume au fond du cœur » (V. Marmoitton, *Nos Maîtres les Petits*, p. 15). Pas de formalisme, pas de ces continuelles exigences renouvelées des pharisiens qui écrasent par leur multiplicité; c'est léger à une zélatrice, une feuille qu'elle relève *une* fois par réunion; mais à la conscience du scrupuleux, combien de fois s'est-elle rappelée, la petite feuille, et de quel poids a-t-elle pesé?

« Mon joug est doux et mon fardeau léger », a dit le Maître de la Croisade. La feuille-trésor, réponse en quatre pages — une par semaine — à la consigne du pape, peut rester légère à l'âme des petits enfants. Elles les aidera, les stimulera avec prudence, leur deviendra une habitude facile, *si* nous sommes des conseillères averties, si nous écoutons d'un cœur délicat les plaintes qui ne s'expriment pas, si nous savons retenir dans la voie du scrupule, ou de l'empressement, et maintenir l'esprit de joie, si nous savons même libérer complètement tel ou tel d'observances trop lourdes pour lui. Avant tout, que les consciences gardent leur aisance et ne prennent pas pour de l'obligatoire (le trésor n'est pas obligatoire, dit l'*Avion*, organe des États-Majors de Croisade, oct. 1929, p. 8) ce qui, en bonne justice, ne doit leur être proposé que

comme un *moyen* facultatif. Certains enfants n'estiment-ils pas l'obligation de la messe du jeudi à l'égal de celle de la messe du dimanche? Que nos Croisés n'estiment pas le *moyen* de la feuille-trésor à l'égal du *moyen* de la communion.

Discrétion...

Obligatoire, facultatif... pour la zélatrice de Croisade le trésor n'a pas le même caractère. Elle n'est pas libre d'en rejeter l'usage, puisqu'elle a adhéré au règlement général de l'œuvre dont elle n'est qu'une ouvrière. Elle le relèvera donc ponctuellement. Loyalement, elle essayera d'y intéresser ses Croisés. Beaucoup, si elle sait s'y prendre, aimeront leur petite feuille-contrôle et lui seront fidèles. Elle n'exigera pas qu'on remplisse toutes les cases. Elle préférera toujours les encouragements bienveillants aux reproches. Elle n'insistera pas sur les totaux atteints, encore qu'elle puisse recueillir là des renseignements précieux; elle stimulera par d'autres moyens tel ou tel qui répugne à marquer, même elle aura cette suprême sagesse de laisser vivre certains de ses petits sans stimulants directs, sans encouragements personnels, sans rien que des marques d'affection et l'exemple des autres.

Cette interprétation trahit-elle les intentions des dirigeants de la Croisade? Je ne le crois nullement. On relève dans les manuels et dans les revues, on entend dans les réunions de formation des conseils de discrétion.

D'abord au point de vue de la nature des sacrifices. Le sacrifice doit porter, avant tout, sur « le devoir quotidien » (*Hostia*, décembre 1930, page 150). « Pour nous, écoliers, c'est d'être bien studieux en classe et sages à la maison » (*Formation préliminaire de nos Croisés* : le sacrifice, p. 6). Le manuel des zélatrices ajoute à juste raison : « ne pas craindre cependant de réintroduire dans la vie si molle des enfants d'aujourd'hui, tout en y apportant la discrétion désirable, un peu de pénitence et de mortification volon-

taire, faite par amour » ; excellent sacrifice, par exemple, qu'une heure ou même un quart d'heure de silence absolu ; mais on signale comme sacrifice plus *admirable qu'imitable* celui de ce petit Croisé qui, réveillé au milieu de la nuit, luttait contre la reprise du sommeil pour réciter des dizaines de chapelet (*Hostia*, février 1931, p. 20). « Quand un enfant nous confie qu'il a mis un petit caillou dans son soulier, prenons-le au sérieux, mais mettons-le à l'abri de l'indiscrétion et du formalisme. » Et *Hostia* recueille, dans « la Glane » qu'à titre de suggestion elle propose à ses lecteurs, des notations comme celle-ci : « J'ai pas marqué les gros sacrifices sur mon trésor pour que le petit Jésus il le sache seulement. »

« *Un* » *sacrifice*

Mais voilà qui est plus net comme indication de ligne de conduite : « Chaque jour, tu feras *ton* sacrifice », et si tu n'en as fait aucun, tu t'en imposeras deux le lendemain (Consignes du Croisé en vacances, *Hostia*, juillet 1926, p. 111). Et encore : il faut habituer les enfants à ne jamais laisser passer un jour sans avoir rendu un service, fait une bonne action, s'être imposé *un* sacrifice, et cela en vue de leur messe et de leur communion ; les habituer à faire cet acte de générosité le plus tôt possible dans la journée, et laisser la place, par la suite, à d'autres générosités qui se présenteraient (Père Plus, *Hostia*, nov. 1927, p. 154) ; le Congrès de Bruxelles insiste : obtenir que nos Croisés ne fassent jamais une communion sans avoir fait *un* sacrifice.

Ainsi fait-on dans d'autres groupements : B. A. demandée aux Scouts, *acte de bonté* aux petits affiliés des Ligues de Bonté. Quand on fait une B. A. tous les jours, nous avouent les Scouts, les vrais, ceux qui vivent leur promesse, on ne s'en tient pas là, on finit par prendre l'habitude du service rendu, de l'acte qui coûte, on prend à peine conscience qu'on a consenti l'effort ou du moins on

ne s'y arrête pas. Dans les mauvais jours seulement, l'obligation de faire *au moins* une bonne action vous harcèle, jusqu'à ce qu'on l'ait obtenue de soi-même. *Une* bonne action, *un* sacrifice. Plus si tu veux, et autant que tu aimeras. Jamais moins. Le soir, quand on prend la petite feuille, il est aussi facile de marquer un point pour le sacrifice accompli que pour la messe entendue; les autres... tant pis si on ne se souvient pas, Dieu a marqué, et il ne sert à rien de se complaire à en aligner un grand nombre. Ne nous dit-on pas qu'une grande personne qui se confesse souvent et vit bien n'a pas à passer grand temps dans la recherche de ses péchés? Pourquoi s'attarder à rechercher ses bonnes actions? C'est très imparfait. C'est une moindre imperfection tant que cela vous stimule. Et beaucoup de petits Croisés débutent par là. Mais les zélatrices, il me semble, doivent épier le moment où l'on exagérerait. Où le nombre des sacrifices primerait leur valeur. Où l'on ne serait plus désintéressé avec le bon Dieu jusqu'à se désintéresser en quelque manière de soi-même. Une fois les bonnes habitudes acquises, il faut s'abandonner à elles, bien vivre, ce qui, même sans délibérations successives, suppose la continuité de l'effort, et se tourner vers quelque chose de plus productif.

Le point particulier

A cet égard, le « point particulier », très recommandé aux Croisés, pourrait fournir le sujet d'un dénombrement pour ainsi dire limitatif; ainsi : l'habitude est acquise pour toi de ne plus manger entre les repas, ne compte plus les fois où tu passes devant le buffet sans l'ouvrir (et certes je ne te défends pas de marquer si tu veux le gros sacrifice occasionnel de refuser un sucre d'orge!) et porte maintenant ton attention sur la paresse à te lever le matin, paresse qui n'est pas vaincue; marque *un* sacrifice tous les jours, celui-là. Une petite fille, raconte le Père Derély (Congrès des Zélatrices, Paris

1931), cherchait son « point particulier » : la charité? — Trop vague. — L'amabilité? — Mieux. — L'amabilité envers ma grand'mère? — Presque très bien. Précise. — Tous les jours, à midi, grand'mère me dit : tiens-toi droite, et moi je lui fais une grimace. Je lui ferai un sourire. J'ai trouvé mon point particulier! » La petite fille était toute contente d'avoir trouvé son « point particulier »; mais réaliser l'effort était difficile; exercice de volonté qui la tenait en haleine jusqu'à la minute du sourire.

Deux cents petits écoliers d'Alger avaient en commun choisi ce point de ne pas dire un mot à 2 heures moins un quart en allant de la cour de récréation à la classe. Dès la première fois, l'effort collectif, surveillé par les petits Apôtres, aboutit à une réussite complète.

Sans doute, ce n'est pas le dernier mot de la sainteté, même de la sainteté des enfants. Il en est qui, satisfaits d'avoir obéi à la règle du silence à deux heures moins le quart, parce que c'était leur « point particulier », se tiendront quittes et bavarderont à 4 heures. Le Trésor fait bien de demander à ceux-là plus d'*un* sacrifice.

Règle pratique concernant le « trésor »

Quant à ceux qui non seulement n'aiment pas compter, mais pour qui le fait seul de marquer tous les jours est une difficulté psychologiquement ou pratiquement à peu près insurmontable, après avoir constaté le fait une zélatrice qui ne veut pas rebuter ses petits Croisés pose la question et y répond :

« Faut-il exiger des enfants une absolue continuité dans le Trésor? Sur ce point, les avis sont très partagés. Voici ce que je pense, après avoir étudié la chose pratiquement dans mon groupe. Il ne faut jamais que la zélatrice se désintéresse du trésor, il ne faut jamais omettre de ramasser les trésors et de distribuer les feuilles aux réunions, car on pourrait parfois décourager des enfants qui, grâce

à des efforts répétés et presque héroïques peut-être, sont arrivés à acquérir régulièrement cette bonne habitude. Mais pour les autres, ce qui porte le plus de fruits, c'est de faire, à l'occasion de certaines fêtes, d'une grâce à obtenir ou de toute autre chose, une offensive. Attirer alors plus fortement leur attention sur ce point et intensifier, par toutes sortes d'industries, le travail en ce sens » (C. de Germiny, *Hostia*, sept. 1930, p. 124).

Mais voici qui pourrait dispenser de tout témoignage : à une question posée sur cette difficulté d'obtenir la constance, le Père Derély répondit (Congrès des zélatrices, Paris février 1931) : à l'occasion d'une offensive, obtenez trois jours de fidélité, puis huit, puis « *laissez tomber* » ; plus tard, reprenez.

Et le *Petit Guide* pose cette règle d'or : tout en multipliant les appels, *se garder* d'une pression indiscrète ou d'un *contrôle trop sévère* (p. 19).

Ne pas ennuyer

La consigne, en effet, c'est de ne pas ennuyer : il me semble qu'un tel mot d'ordre, si on y est fidèle, aide à résoudre bien des difficultés. L'esprit de la Croisade est « un esprit *joyeux* de prières et de sacrifices... » (*Petit Guide de la Croisade*, p. 3), et si la formation en est profonde, c'est « au milieu d'une *riante*, vivante et multiple activité » (*Id.*, p. 4).

Riante? Le mot n'est pas exagéré. Je n'en veux que cet exemple : « Un jour, dans la cour de récréation d'un collège, des garçons jouaient au ballon. Voici qu'entre deux grands une dispute s'élève et menace de mal tourner. Un apôtre de la Croisade s'approche et dit : « *Spa!* » Aussitôt la paix se fait. Un peu plus tard, un enfant tombe et s'écorche le genou : il pleure. Tout à coup, il se redresse, prononce le petit mot « *Spa* », et voilà les pleurs séchés! — La cloche sonne pour la fin de la récréation : deux ou trois élèves s'attardent à raconter des histoires lorsqu'un

petit apôtre, en passant, lance le mot « Spa ! » et les retardataires courent se mettre en rang sans hésiter. » (Formation préliminaire de nos Croisés : Plan de la 31e réunion, le Sacrifice) Ah, Messieurs de Genève, comme la terre deviendrait vite un paradis, un *riant* paradis, si vous aviez à votre disposition un mot magique qui désarme les bras, qui relève la souffrance, qui obtient sans sévir toutes les disciplines utiles ! *Spa !*

Ce qui nous enchante, nous qui connaissons la joie des enfants et des adolescents à parler des langues secrètes et à s'entendre par signes réservés, c'est le mystère de ce petit mot : *Spa*. Que veut-il donc dire, pour les initiés ? S. P. A. : Sacrifice-Par-Amour.

La communion

La Croisade eucharistique ne justifierait pas son nom si elle ne centrait pas toute sa vie autour de la Communion ; communion spirituelle d'abord et toujours ; dès qu'on a été admis à la Sainte Table, communion sacramentelle fréquente, voire quotidienne.

Les prêtres, évidemment, sont juges en dernier ressort de la direction des âmes sous ce rapport, mais, quand il s'agit d'âmes de tout-petits, d'âmes de Croisés, ils délèguent aux femmes une part de leur sacerdoce, et notre responsabilité en peut être effrayée. Multiplier le nombre des communiants et des communions, ce n'est pas le dernier mot de l'action à exercer... L'Église exige l'intention droite : quelle est la sincérité du désir, la droiture de l'intention, de ceux-ci que leurs familles accusent à juste raison de tous les méfaits les matins même de communion, de ceux-là qu'on surprend toujours distraits ou bavardant, et dont la hâte à sortir de l'église donne à penser qu'ils se dispensent de l'action de grâces ? Qui nous donnera des signes sûrs ?

La question préoccupait, aux temps des décrets de Pie X, surtout ceux qui n'avaient pas confiance ; les autres

allaient de l'avant, peut-être parfois imprudemment ; tout compte fait, l'enfance a gagné à cette audace. Mais peut-être le mieux est-il de mêler à l'audace une dose de prudence? *Hostia* a mené une enquête dont le compte-rendu (nos de 1923-24) note, parmi ses conclusions : « Pour former un chrétien, il faut des efforts longs et persévérants... La communion quotidienne elle-même n'y réussira pas seule ; si elle est passive et routinière, *elle sera sans lendemain* ».

Nous exercerons donc, sinon une pression directe, du moins une influence. Le respect de la liberté des âmes interdit de relever, surtout en public, les abstentions, de donner aucune prime aux communions ; le moindre éloge est quelquefois un excès ; par contre, si les communions sont trop rares à notre gré, indirectement nous travaillerons à en relever peu à peu le nombre, en faisant mieux connaître l'amour de Jésus pour nous, en suscitant des sacrifices pour répondre à cet amour ; le désir de recevoir l'hostie naîtra de la ferveur. Les « industries de Croisade » nous aident dans cette action discrète : ligues de communions, communion perpétuelle par roulement, communions réparatrices.

Action discrète... tant qu'elle reste sous le contrôle d'une zélatrice prudente. Les petits Apôtres, laissés à leur libre initiative, seraient facilement indiscrets dans l'usage de ces moyens. Une zélatrice ne surprit-elle pas un jour la Présidente de son groupe, enfant pleine de zèle et d'idées, à distribuer des bons points à celles de ses compagnes qui avaient communié? Sage, la zélatrice se tut, pour prendre le temps de la réflexion.

Car, et la question est importante et devra être reprise en détails, la Croisade pose aux zélatrices, à chaque instant, des problèmes psychologiqnes dont aucun manuel ne donne la solution toute faite. Dans le cas cité, il s'agit sans doute de prévenir un abus touchant la communion, et d'empêcher, en lui interdisant un procédé catalogué

comme condamnable, une enfant de nuire à ses compapagnes; mais ne s'agit-il pas aussi, et peut-être surtout, de sauvegarder dans une âme une précieuse aptitude à l'apostolat et cet ascendant personnel qui fait les entraîneurs et les chefs?

Dans la mesure où nous avons le droit de dire que la communion est un moyen, un moyen de Dieu auquel l'homme ajoute sa collaboration, la communion elle-même, et à plus forte raison les autres moyens de la Croisade, valent ce que valent les zélateurs et zélatrices; leur esprit surnaturel, sans doute, mais aussi, et au premier rang de leurs qualités d'éducateurs, leur tact psychologique.

Marie Fargues.

Une paroisse agricole

Sainte-Juvelte

L'histoire est celle de tant d'autres... la belle histoire des petits, des sans grade, des héros.

Le Gulf-Stream assez proche attiédit l'air. Au fond de l'anse pointue, les vents ne parviennent qu'apaisés. La culture des primeurs et l'élevage des trotteurs lourds occupent la majeure partie de la population. La paroisse est petite : 1474 habitants, — et peu fortunée : la terre arable est une marqueterie de parcelles, affermées au prix fort. Pas de familles qui émergent. Nombre de sous-officiers retraités de la marine, peu orgueilleux de leur baptême, peu « pratiquants », et qui se souviennent fortement qu'ils portèrent un ou deux galons rouges ou or. Les cultivateurs ont mieux tenu — tenu comme on verra.

Aux élections législatives et cantonales, les deux tiers des citoyens votent à gauche — une gauche anticléricale ; les élections municipales sont moins inclémentes aux « bons principes ».

La natalité, depuis soixante-dix ans, accuse une baisse persévérante. La guerre et l'après-guerre ne l'ont pas enrayée : au contraire. Trente-trois familles n'ont qu'un enfant, soixante-cinq autres se contentent de deux. En 1927, le mort l'emporta de 7 sur le vif ; en 1928, de 3. En 1929, l'équilibre s'établit. Peut-être convient-il d'en attribuer le mérite aux efforts énergiques du pasteur : appelons-le M. l'abbé Pavaz.

Quand il arriva, en 1921, à Sainte-Juvelte, il constata bien vite un excès d'ignorance et d'apathie chez les pra-

tiquants, un excès de suffisance et de combativité chez les adversaires. Le « bon parti » ne savait pas lutter, ne songeait pas que l'union fait la force, et semblait accepter pour modèles les moutons de Panurge. Tout en se donnant à plein cœur aux devoirs spirituels de sa charge, M. Pavaz se promit de développer l'esprit d'association, ou de le créer, la masse devant fournir aux consciences individuelles un point d'appui résistant et sauveur.

Il convenait, de toute évidence, de saisir les paroissiens par le souci de leurs intérêts matériels. Le missionnaire aux pays neufs ne sème pas seulement la bonne parole, mais aussi (et même surtout) le bienfait de l'aumône, de la santé, du mieux-être, — et un profitable moyen d'atteindre les âmes, est toujours de se rappeler que l'homme n'est pas un pur esprit. Donc, Sainte-Juvelte étant d'essence agricole, M. Pavaz décida de chercher quelles œuvres idoines plairaient à son microcosme et, un jour, le rapprocheraient du Seigneur.

Oh! les illusions manquaient! Vingt ans d'un rude ministère vicarial et de luttes homériques lui avaient appris que nul n'arrive au succès véritable que par le chemin de la Croix, d'où les chutes et les larmes ne sont point bannies ; et il avait médité en son cœur les tribulations de l'Apôtre, fondateur d'Églises. Mais quoi! ne faut-il pas, et coûte que coûte, se faire tout à tous?

Le premier essai fut d'une mutuelle-incendie. Naturellement, les amis s'effarèrent, les Cassandres prophétisèrent, les ennemis ricanèrent, et qu'est-ce que c'était ce nouveau curé, grand comme une botte, qui se mêlait de concurrencer hautes et puissantes dames les Compagnies d'Assurances?... Il assurerait son presbytère et l'étable attenante, et aucun autre immeuble. Ou bien son œuvre serait tôt acculée à la faillite : au besoin, des mains adroites y aideraient.

M. Pavaz laissa dire. Il en avait entendu bien d'autres! Il chercha. Il expliqua. Il cita des exemples et des chiffres. Il trouva sept assurés, assez éberlués de leur acte

d'indépendance et d'audace, mais somme toute convaincus. Les sept devinrent légion. Et déjà, par delà le bénéfice matériel immédiat, le pasteur procurait à sa paroisse un outil de formation et d'éducation, à longue échéance, très efficace. Eh! M. Pavaz sait bien que les œuvres de ce genre, et même les autres, ne sont pas une panacée ou un huitième sacrement ou une machine automatique à fabriquer des saints!

Plus simplement et plus sûrement il y voyait une certitude de multiplier les contacts, de rendre service, de prouver à des esprits ou frustes ou prévenus que le prêtre « est bon à quelque chose », et de pénétrer de la pensée chrétienne les actes de la vie « terriblement quotidienne » dont parlait Péguy.

La mutuelle-bétail suivit la mutuelle-incendie. Elle était plus nécessaire, sinon plus facile : les chevaux de Sainte-Juvelte fournissent un travail très dur, qui les fatigue avant l'âge et qui les expose à bien des accidents mortels. Les pertes sont telles que la réassurance s'imposa aussitôt... et par elle l'horizon des Saint-Juveltins s'élargit; il dépassa les limites de la paroisse et du canton; les âmes s'habituèrent à des conceptions moins égoïstes... en attendant les réactions. Plusieurs amis du peuple, qui n'avaient jamais songé à fonder pour le peuple, furent marris et fâchés que le curé eût entrepris et réussi, et que, même après avoir passé la main à des laïques, il continuât à garder dans l'œuvre une influence qui tourne au progrès de la religion. Mais leurs scrupules et leurs rancœurs ne tiennent pas, ou se dissimulent devant les avantages procurés aux participants : ils viennent s'inscrire, comme les autres... et c'est une antenne étendue vers leurs âmes; ils entendront l'appel du Sauveur, et pourquoi, au moins au dernier jour, n'y répondraient-ils pas?

Plus nombreux encore, les membres de la Caisse rurale, banque populaire, bourse paroissiale, où viennent tour à tour, pour puiser ou pour verser, 98 pour 100

des habitants, — à raison de deux millions de francs par an : c'est l'œuvre substantielle de l' « aidez-vous les uns les autres », si proche du précepte évangélique quand une tête sacerdotale l'inspire et la conduit.

La Caisse rurale appelait le syndicat agricole, qui d'abord ne remplit qu'un rôle économique, qui emprunta bientôt à la riche mutuelle de prêts et de dépôts de quoi bâtir un magasin syndical, qui traita des affaires millionnaires, groupa deux cents membres, et se haussa, s'il vous plaît, à formuler des vœux que de plus fortunés reprirent, et parfois menèrent à terme. Peu à peu les syndiqués comprirent que leur œuvre devait constituer un organe de défense des intérêts paysans. Ils désirèrent des conférences, que les meilleurs professionnels donnèrent et firent applaudir. Ils formèrent un comité d'études agricoles, sorte de cercle paroissial, trop nombreux, mais qui a su se restreindre pour plus d'utilité, non sans avoir réussi, tout au moins, comme école de conférenciers et comme noyau de J.A.C. (Jeunesse Agricole Catholique).

Ajoutez une mutuelle-accidents, qui ne chôme pas (les Assurances sociales ne l'ont pas détrônée). N'oubliez pas le syndicat de battage, devenu inter-paroissial (il s'étend sur sept communes, au bout de deux années), qui diminue fort le travail du dimanche... Et vous aurez le bilan des fondations de M. Pavaz, en l'espèce.

Ne dites pas : — Mais ce curé mutualiste, commerçant, banquier, assureur, etc., jamais il ne trouvera le temps d'être, tout bonnement, curé !

Ne vous inquiétez pas. M. Pavaz a suscité des auxiliaires qui continuent le fondateur, et tout ce long travail d'approche ne fut que pour l'œuvre essentielle de sanctification, — de formation et d'éducation chrétienne, si vous préférez.

Dès son arrivée, le grand souci du pasteur avait été de donner à son peuple au moins une école libre de filles. Mais sans ressources? parmi des familles besogneuses?

pour pas même quinze cents habitants? Et l'Évangile ordonne de supputer avec prudence les chances de succès!... Oui, mais si l'homme ennemi sème l'ivraie à pleine main? si l'Internationale, appelée par lui, vient répandre le sophisme et la haine? si les petits enfants sont livrés à ceux par qui le scandale arrive? Le bon pasteur ne peut pas ne vouloir pas arracher ses agneaux au loup ravisseur. A tout prix il bâtira, vienne la charge à l'écraser.

Un jour l'Esprit-Saint, Dieu de lumière, visita son serviteur : la Caisse rurale sert à tout le monde, pour toutes sortes d'utilités, — pourquoi pas à son créateur, pour cette œuvre d'utilité publique qu'est une école chrétienne? C'était la solution élégante et commode. Par versements successifs, la Caisse rurale prêta deux cent mille francs : tout ce qu'il fallait. Les administrateurs n'ont pas eu le temps de s'inquiéter pour le remboursement : dès la troisième année les trois quarts de la somme, intérêts et capital, furent rendus et sans mal. Ne cherchez pas comment. Accusez la bonne Providence, toujours libérale envers ceux qui ont confiance en elle, et croyez aussi que l'épreuve est féconde.

Vous imaginez bien, en effet, que plus d'un entra en convulsions quand s'éleva le « monument de l'ignorantisme », spacieux, coquet, engageant, et si dangereux pour l'avenir rouge du prolétariat. A tout prix, il fallait détruire ce repaire de la superstition. Le moyen? Quelqu'un trouva que le curé, qui s'était fait cimentier en l'occurrence, avait empiété sur le terrain communal ou départemental, et que son mur de clôture, bâti des propres mains de l'usurpateur sur la propriété d'un tiers non consentant, devait être démoli, au grand dam de la maison d'école elle-même. Pas moins.

Fort de son droit, pièces à l'appui, M. Pavaz comparut devant la justice de son pays. Contre lui, toutes les puissances officielles du crû et du chef-lieu, tous les racontars du Café du Commerce, toutes les rancunes accumulées. Il succomba. « Iniquité sauvage », proclama un

juriste. Mais il fallut construire un nouveau mur, quelques centimètres en deçà du premier! Le curé paya, l'école fut ouverte, et les adversaires d'alors rougissent maintenant de leurs fureurs villageoises et un tantinet maçonniques.

Le coup manqué et les élèves venues, M. Pavaz avait arrangé un pensionnat minuscule — treize lits — et un Cours ménager. Dénonciation. Opposition à l'ouverture des locaux. Défense de s'en servir. Procès. Persévérance du curé, qui n'en était plus à son premier procès-verbal. Recours au Conseil Supérieur de l'Instruction publique. Gain de cause définitif... et nouveau procès! Celui-ci intenté à la Directrice de l'école, pour des raisons que la raison ne connaît pas, et que le Conseil Supérieur de l'Instruction Publique refusa d'admettre. Il fallut, bon gré mal gré, laisser le Pensionnat et sa Directrice tranquilles : le zèle résista mal à la double douche administrée de la capitale, et l'acharnement des premiers jours se mue en tolérance.

La paix a-t-elle été le prix d'une vie sacrifiée? Pendant deux ans, la Directrice s'était dépensée et surdépensée : garderie des tout-petits, classes des fillettes, cours ménagers des grandes, pensionnat, ouvroir, catéchismes, cette âme pieuse, toute livrée aux vouloirs divins, n'avait rien refusé. Aucune besogne ne la rebutait. Aucun surcroît ne l'assombrissait. Aucune traverse ne la démontait. Comme en son cœur de vierge la Paix régnait, elle la répandait avec son fruit, la joie, parmi ses auxiliaires qui la chérissaient, ses enfants, les familles, — tandis qu'elle sentait peu à peu la mort l'envahir. Un jour elle dut quitter le champ du Père de famille, tombée sur le sillon. Elle partit, souriant à travers ses larmes. Longtemps elle traîna, recluse dans une infirmerie de couvent... et l'Époux a cueilli le lis à peine affaissé sur sa tige. Alors les deux tiers des enfants de la paroisse ont fréquenté l'école, et les conquêtes ne s'arrêteront pas là.

Pourront-elles s'étendre jusqu'aux garçons, maintenant en risque de goûter au poison communiste et de suivre

les exemples de leurs aînés, de trop de leurs aînés, qui préfèrent certains plaisirs dangereux aux festivités liturgiques? Le problème financier ne se pose plus; mais les maîtres nécessaires, où les recruter? L'heure de Dieu sonnera quand il voudra, et alors M. Pavaz, dans sa simplicité, une fois de plus, obéira.

En attendant, vous ne croyez pas que les garçons soient tout à fait délaissés. Non. Le curé fait le catéchisme, tous les jours, aux enfants de la communion dite solennelle et au delà; les Sœurs se chargent des petits de la communion privée.

Même les jeunes de quatorze et quinze ans, qui se croient des hommes, sont préparés par leur curé, quinze dimanches durant, à leur quatrième communion solennelle. Ils ont rué un peu, dans les débuts. Les parents n'encouragent que par leur inertie (quand ils ne s'opposent pas) la persévérance de ces grands, jugés trop grands pour apprendre ou repasser le catéchisme. Mais le petit curé n'a pas lâché; il a pratiqué *l'argue, obsecra, opportune, importune*; et, par lassitude ou par conviction, tous se laissent faire désormais.

En vérité, les catéchismes de M. Pavaz sont des régals : toujours des projections lumineuses! et toujours des vues artistiques, seules dignes de la science du divin! Et avec quels commentaires vivants, vécus, adaptés, depuis trente ans polis et repolis, sur le métier remis sans cesse, nourris des exemples bibliques, de la Vie des Saints, de l'histoire de France, composés selon les méthodes des princes de la catéchèse, de saint Augustin à Audollent et à Quénet, en passant par Gerson et par Timon-David! Animez ces discours de toute la verve du bon pasteur, dont certains paysans disent : « Ce petit prêtre-là, il n'est qu'esprit » ; ajoutez le feu d'une âme sacerdotale; échauffez de l'ardeur d'un cœur paternel; et dites si peu à peu les mystères sacrés ne seront pas connus, aimés et pratiqués, et si les chères ouailles manqueront d'armes à l'heure de la tentation.

La pire tentation actuelle paraît bien être le goût

excessif du plaisir ; M. Pavaz adopte la méthode homéopathique prônée par l'Imitation de Jésus-Christ : il propose d'honnêtes distractions à son peuple.

Voyez au chevet de l'école chrétienne, ce bâtiment qui la prolonge et qu'un appentis flanque avec symétrie : c'est le théâtre avec son vestiaire, où chaque saison ramène tour à tour troupe de jeunes gens, troupe de jeunes filles, pour des séances dramatiques absolument merveilleuses..., demandez plutôt aux familles, qui remplissent la salle à déborder, fières d'applaudir acteurs et actrices de leur sang. Les places sont payantes, et l'école s'en trouve fort bien.

Tous les quinze jours, au moins, le Cinéma paroissial passe les plus beaux films. Format standard, format « Rural », comédie, drame, plein air, science, art ou machinisme, tout est choisi pour le plaisir des yeux, pour l'enseignement des esprits, pour le progrès des âmes. Si le sujet paraît dès l'abord moins propre aux conclusions apostoliques, au gré de l'imprésario sacerdotal, allons, par quel biais n'est-il pas toujours possible de remonter des créatures au Créateur, des sciences au « Géomètre » divin, des histoires du temps aux splendeurs de l'éternité? Oh! sans verser dans l'ornière, ici mortelle, de l'homélie ou de l'oraison funèbre! Une phrase, un mot, une interpellation dans un sourire, et la leçon est proposée. Prendra-t-elle? Peut-être oui, peut-être non : « à tout venant, je sème », pourrait dire M. Pavaz, et Dieu donnera l'accroissement, s'il daigne.

Une concurrence a bien essayé de s'établir. Une concurrence qui n'aurait pas eu, pour la morale et pour la religion, les mêmes égards que le Cinéma paroissial. C'est l'ordinaire aventure. L'alerte s'annonça chaude. Eh! quoi, ce fut une guerre de tarifs et de programmes, d'éloquence même un peu, et force resta aux initiatives du curé, maître enfin du terrain. Dites-moi, pourquoi une œuvre pastorale serait-elle soustraite à l'épreuve, rançon nécessaire du succès? Et si vous saviez combien peu M. Pavaz s'émeut des criailleries, des embûches, des échecs!

« Dieu, a-t-il coutume de dire, nous demande de travailler. Le succès, Lui seul peut le donner. S'il le refuse, à quoi sert de pleurer? Un autre, aux antipodes ou au Pôle, profite de nos efforts, et il nous reste le mérite. Après tout, mieux vaut ceci que le Purgatoire. »

(M. Pavaz manifeste une horreur très vive pour le Purgatoire.)

Mais vous attendez, je le vois, l'énoncé des moyens expressément religieux en usage à Sainte-Juvelte.

Le pasteur donne deux messes par dimanche à son peuple. A chacune il prononce une courte allocution. En particulier, il a insisté sur le devoir dominical, l'assistance au Saint-Sacrifice, l'excellence, les avantages, la méthode, etc. Il maintient toutes les « petites fêtes » et il s'en félicite : elles sont plus consolantes que les dimanches, ramenant devant la sainte Victime un fort groupe de volontaires toujours fidèles. Venez à la solennité du Sacré-Cœur : vous serez étonné, vous vous croirez dans la plus chrétienne des paroisses, vous respirerez un air enthousiaste, un air délicieux de l'autre monde... Il faudra bien que le Christ-Roi règne là par son Cœur.

Les Vêpres, dont la masse un peu partout se détache, M. Pavaz a tenté de leur insuffler un attrait de nouveauté et de variété. Le premier dimanche du mois, il les faisait rehausser d'une demi-heure d'adoration devant le T.S. Sacrement exposé; le deuxième, il lisait en chaire l'Intention générale de l'Apostolat de la Prière, adaptée pour le diocèse et pour la paroisse; le troisième, la *Via Crucis* voulait émouvoir les âmes, toujours trop éprises d'elles-mêmes; le quatrième enfin, la procession au cimetière ranimait la dévotion ancestrale aux défunts. Ailleurs, cette méthode avait ramené ou retenu les paroissiens à l'office du soir. A Sainte-Juvelte, il fallut renoncer : les derniers braves du dernier carré allaient s'enfuir, sous cette avalanche de dévotions!

Les communions tendent un peu à augmenter en nombre : 9.750 en 1920, 10.400 en 1929. Il est vrai, l'école chrétienne fréquente la Sainte-Table; les enfants des

catéchismes y viennent tous les mois ; le Premier Vendredi attire de 40 à 50 fidèles. Somme toute, pour l'ensemble, l'état eucharistique est stationnaire. Peut-être même conviendrait-il d'enregistrer une baisse, puisque la dévotion au Saint-Sacrifice marque un recul sensible : en 1929, 130 présences de moins, chaque dimanche, qu'en 1924. Moins de personnes « prennent » les deux messes, et plusieurs s'exemptent de toute obligation pour des prétextes. On peut croire que moins de pascalisants communient, mais que plusieurs communient plus souvent qu'autrefois : la masse témoignerait de quelque indifférence, l'élite s'élèverait.

— Il faut secouer la masse, dit un censeur lointain.

Fort bien, et M. Pavaz n'a pas attendu les conseilleurs pour s'y employer.

Il a ravivé la dévotion au Mois de Marie et au Mois du Rosaire, obtenant que chaque soir les familles des hameaux envoient quelque représentant aux prières de l'église paroissiale. Il a quintuplé, par zèle et industrie, les cotisations de la Propagation de la foi. Il a fondé la Sainte-Enfance, qui secourt les missionnaires autant que jadis la Propagation de la foi. Lui-même inscrit le nom des adhérents sur les fascicules des *Annales*, et il veille à changer les tours de lecture, par roulement, pour que tous et chacun malgré les négligences possibles profite au moins souvent, sinon toujours, de cette pieuse et forte nourriture du sens catholique.

Il a multiplié les retraites paroissiales : hommes et jeunes gens ensemble, femmes mariées, jeunes filles. En 1929, une Adoration-Jubilé a réussi au-delà de toutes les espérances : à part de rares endurcis et quelques irréductibles du laïcisme, tous sont venus aux instructions et... au confessionnal.

— Mais la catapulte qui emporte tout ? La Mission ?

Quinze mois après son arrivée, une première Mission n'avait donné à déplorer que cinq ou six abstentions. Feu de paille pour plusieurs, mais à tout le moins le règlement d'un long arriéré.

— Après dix ans, il est temps de récidiver!

Comme vous le dites! En octobre 1931, Sainte-Juvelte a récidivé, et vous ne nierez pas que le pasteur ait paré aux essentiels besoins.

— Il aurait dû songer au Bulletin paroissial!

C'est pourquoi M. Pavaz avait fondé un *Petit Messager de Sainte-Juvelte*, qui paraît quand il peut, par intermittences et en polycopie.

— Manque d'esprit de suite, alors?

Manque de temps, hélas! Car il faut bien dormir, en ce bas monde! L'opinion publique affirme que notre héros ne dort ni ne mange. Elle exagère. Même un curé d'Ars accordait quelque soulas à la nature, et M. Pavaz ne prétend pas faire mieux. Mais le soin du ministère pastoral, des œuvres, du travail manuel, c'est un gouffre où les heures tombent, toujours trop courtes, et l'on ne saurait suffire à tout. Que seulement vous détourniez un peu le cours du Pactole vers Sainte-Juvelte, et aussitôt M. Pavaz lâchant le Ronéo et passant commande à l'Imprimerie, dotera sa paroisse du modèle des Bulletins : il n'en est pas à son coup d'essai.

Quoi qu'il en soit, et l'ensemble peut-être n'ayant pas progressé, une élite peu à peu se dégage et se forme : quinze hommes suivirent leur pasteur à Montmartre et à Lisieux; tous les ans les pèlerins de Lourdes se comptent par dizaines; aux Grandes Journées diocésaines d'Action Catholique, trente délégués ne craignent pas la dépense et le risque. Ceux-là ignorent tous le respect humain.

Mais si vous demandez à M. Pavaz quel est son plus irréductible espoir, il vous montrera les dix jeunes gens de son Cercle d'Études, et il vous dira, les yeux brillants dans le masque têtu et presque ravagé :

— Au Cercle on s'instruit, on se forme, on s'entraîne. Si le bon Dieu réalise les espoirs qui semblent maintenant permis, ces dix feront un jour un travail étonnant. Je ne le verrai peut-être pas. Il se fera. Et cela suffit.

René Cardaliaguet.

Une exposition d'art religieux

L'art ne peut être asservi : l'utiliser dans un dessein trop direct d'enseignement ou d'édification, c'est en détruire le charme. Allons-nous verser dans la théorie de « l'art pour l'art »? Pas davantage. Car la recherche humaine prend toute sa valeur de l'inspiration qui l'éveille, de la pensée qui l'anime et toujours la dépasse.

L'exposition d'art religieux, restreinte mais exquise par son choix, qu'abritait récemment un salon (1) parisien, est une remarquable illustration de cette vérité. Nous y avons admiré tout ce que l'idée communique de beauté plastique à l'œuvre qu'elle inspire et qu'elle porte à sa forme achevée.

Trois catégories d'œuvres religieuses y figuraient : chasublerie, orfèvrerie, sculpture sur bois : elles émanaient de trois sources seulement : l'Atelier de Notre-Dame, les ateliers d'Amédée Cateland, l' « Établi » de Raymond Dubois. Trois noms qu'il faut retenir.

L'Atelier de Notre-Dame est ouvert à Juvisy depuis quelques mois seulement (2). Des religieuses dominicaines y composent derrière leur clôture des vêtements liturgiques *qui aident à prier*.

Leur effort est nettement original : visiblement les artistes se sont placées, crayons, pinceau ou aiguille en main, devant l'idéal à traduire. Leur conception est née d'une méditation personnelle, longue et recueillie. Et sont venues à jour de véritables trouvailles où la simplicité demeure maîtresse. Ces débutantes (qui, certes, ne sont pas des ignorantes) ont réussi, grâce sans doute à l'extrême pureté de leur conception religieuse, des synthèses qui ailleurs sont le fruit de longues études.

(1) A l'hôtel de la marquise des Roys, 11, rue Quentin-Bauchart.
(2) 48, avenue de la Terrasse.

Par un choix très précis des tissus et des couleurs, par un dessin aussi sobre que possible, par un arrangement de lignes conduites avec amour, les dominicaines de l'Atelier de Notre-Dame ont su donner à leurs créations, et sans la moindre surcharge, le sens liturgique le plus riche et le plus expressif. Certains ornements tirent tout leur effet d'applications aux lignes éloquentes : un rayonnement aux rouges gradués, par exemple; d'autres empruntent à la broderie tout juste ce qu'il faut pour accuser l'idée : ainsi les ailes d'un archange dessinant les bras de la Croix. Des chapes à capuchon, dont l'une au ton de tilleul se relève de bandes orangées, décèlent le respect des traditions médiévales et de leurs lignes ferventes.

Une grande idée se recueille sous ces plis simples et beaux. Tout est conçu pour revêtir le prêtre officiant, lequel est à son tour revêtu de Jésus-Christ. A la vue de ces ornements, portés comme il convient, doit jaillir avec une clarté saisissante cette vérité que le prêtre ainsi vêtu, ainsi priant et agissant, exprime, traduit, et représente le Christ toujours vivant, priant et agissant dans son Église, au milieu des fidèles. Cette idée partout répandue, parce qu'elle a tout inspiré et tout soutenu, donne à cet art liturgique sa plus haute puissance de beauté et d'émotion. La ligne étendue par la main que guide une foi aimante n'est semblable à nulle autre : son élan vient du cœur et va au cœur; instrument de l'esprit, elle a comme un pouvoir spirituel.

Le même souci liturgique, la même inspiration riche de renouvellement se retrouve dans les pièces d'orfèvrerie d'Amédée Cateland. L'autel seul, pense-t-il, a droit à la somptuosité. Ainsi la recherche qu'introduit M. Cateland dans les accessoires, lampes ou chandeliers, est toute de simplification : elle aboutit d'ailleurs à des lignes fort heureuses dans ces créations. A la porte du tabernacle, à l'ostensoir, à la Croix vont tous les honneurs : fine ciselure, hardiesse du dessin, matière précieuse. Tout doit dire au fidèle : l'Hôte divin est là, *Hic adest*... Voici la croix d'autel, qui est en même temps un ostensoir. Composée pour les chevaliers de Notre-Dame de Lyon, sa ligne ascensionnelle est celle du glaive, ainsi qu'il convient au nom que porte le groupe. Une autre croix symbolise, à son sommet, par des rayons, l'apothéose des martyrs, tandis que le renoncement qui l'a pré-

parée ici-bas est figuré par le jet abrupt du tronc de la croix. Un symbolisme délicat donne ainsi à cet art sa vraie valeur de suggestion.

Enfin les pièces de Raymond Dubois. Ce solide, précis et original sculpteur, pour son travail qu'il veut tout de recueillement et de méditation, est allé chercher un abri au port de Solesmes. Il est à l'école de la prière et ses œuvres sont aussi des œuvres « priantes ».

Son Christ en vêtements royaux, sa Vierge, son saint Benoît, ont été fouillés d'une main qu'une grande idée religieuse guide et inspire, une idée religieuse née d'une méditation prolongée et singulièrement personnelle. Son délicat et pourtant vigoureux Chemin de Croix, que M. le Curé de Pont-d'Ouilly, en Calvados, est justement fier de placer en son église, et qui, par ailleurs, doit être édité avec un commentaire de Mlle Marguerite Aron, dégage une piété saisissante; ses lignes infléchies, harmonieuses et savantes, relèvent à la fois des stylisations rares de l'artiste et des méditations profondes du croyant.

Une fois de plus, par cette exposition, s'affermit en notre esprit cette conviction que, si l'art sert bien la doctrine et la liturgie, c'est qu'il puise d'abord en elles son inspiration et sa vie.

Ève Baudoüin.

Aux Tertiaires de Saint-Dominique et Amis de la « Vie Spirituelle »

Paris, 17 janvier 1932.

Je sais le pieux attachement que vous avez pour tout ce qui concerne l'Ordre de Saint-Dominique. Voilà pourquoi, tout en ayant conscience que vous n'avez pas dû échapper aux difficultés de notre vie à tous en ces temps présents, j'ose faire appel à votre générosité.

Les 23 et 24 février 1932, aura lieu à Paris, à la Salle d'Horticulture, *la vente de charité pour les* **Noviciats et Missions de la Province de France**. *Je peux dire en toute vérité que, du succès de cette vente, dépend le pain quotidien de nos Novices et Missionnaires. Voulez-vous nous aider à ce succès par l'offrande de quelques menus objets ou par vos achats, ou par l'envoi de vos aumônes ? Vous pouvez adresser le tout au n° 222 de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, VIII^e^.*

Peut-être serait-ce pour vous l'occasion de vous engager dans l'Œuvre des Noviciats et Missions, qui a pour Présidente Mme la Baronne d'Huart, 21, avenue Hoche, Paris, et pour Directeur le R. P. Nasse, 30, rue Vaneau, Paris-VII^e^.

Je me reprocherais d'insister, car ce serait paraître douter de votre sympathie. Veuillez simplement me permettre de vous offrir, en reconnaissance, les ferventes prières de la Province de France dont votre charité assurera, en particulier, le sort de ses Novices, de ses Missionnaires et de ses vieillards.

Fr. Jourdain Padé,
Pr. Provincial.

Pour la lecture spirituelle

ÉCRITS SPIRITUELS

I. — Auteurs anciens

Mgr Julien. *Les plus belles pages de saint François de Sales.* — Paris, Flammarion, 1931 ; in-18 jésus, 283 pp., 12 fr.

Grâce au choix des pages dont il se compose, ce volume, dernier ouvrage de Mgr Julien, fait revivre sous nos yeux la physionomie morale de saint François de Sales, son cœur affectueux, son esprit mesuré, sa sainteté lumineuse, sa direction perspicace, pénétrante, poussant à la vie de charité. La lecture en est fort attachante et bienfaisante.

Maur de l'Enfant-Jésus, C. D. († 1690). *L'entrée à la divine Sagesse.* Publié par le P. Pascal du T. S. Sacrement, C. D. Soignies (Belgique), Édit. des Chroniques du Carmel. — Vol. I. *Les trois portes du Palais de la divine Sapience,* 1921, 140 pp., 6 fr. — Vol. II, *Montée spirituelle,* 1931, 79 pp.

En 1921, le P. Pascal rééditait le premier des traités de *l'Entrée à la divine Sagesse* du P. Maur, *Les trois portes du Palais de la divine Sapience.* La publication en fut accueillie avec joie (cf. *Vie Spir.*, mai 1922, p. 175). La doctrine mystique du P. Maur est en effet claire, ferme et pleine d'onction. Après dix ans d'interruption, le P. P. nous donne aujourd'hui le traité suivant : *La Montée spirituelle.* C'est la description des degrés par lesquels l'âme arrive à l'union parfaite avec Dieu, description rapide et qui s'attache moins à analy-

ser chacune des étapes qu'à indiquer la manière de s'y comporter. L'opuscule s'adresse à des lecteurs déjà bien au courant des questions mystiques. De doctrine aussi solide que le premier, il mérite d'eux le même accueil bienveillant.

FRASSINETTI. *Le soutien de l'âme chrétienne.* — Marseille, Édit. Publiroc, 1931 ; in-16, VIII-192 pp., 3 fr. 85.

Ce volume contient la traduction, légèrement adaptée, de deux petits traités composés par un curé de la Rivière de Gènes vers le milieu du XIX[e] siècle. — Le premier, *Le soutien de l'âme chrétienne* (pp. 1-111), montre comment tous les chrétiens, quel que soit leur état de vie, peuvent assez facilement atteindre à la sainteté, en évitant les péchés mortels, en se gardant des fautes vénielles de propos délibéré, en essayant d'accomplir le bon plaisir de Dieu. — Le second, *Pour conquérir la paix de l'âme* (pp. 115-177), se propose de réconforter les scrupuleux.

Par leur doctrine sérieuse, la sagesse de leurs conseils, leur ton simple, cordial, paternel, d'une bonhomie persuasive, ces traités peuvent faire beaucoup de bien aux âmes animées de bons désirs, mais encore craintives et hésitantes. Certaines affirmations de l'auteur sur la nature du péché véniel (pp. 12-15) semblent toutefois un peu inexactes. En réalité, il n'est pas nécessaire qu'un mouvement désordonné de notre appétit sensible soit délibéré pour qu'il constitue une faute légère mais réelle. C'est là un des douloureux mystères de notre vie morale depuis le péché originel (cf. saint THOMAS, *Somme*, II[a] II[ae], Q. LXXIV, a. 3, ad 2).

II. — AUTEURS ACTUELS

Pensées chrétiennes

M.-J. SILVAIN. *Entretiens intérieurs.* II. — Cahiers de la Quinzaine. Paris, Desclée, de Brouwer, 1931 ; in-8°, 125 pp., 8 fr.

Sous neuf étiquettes assez générales (le démon, le monde,

l'hypocrisie, la justice, etc.), cet intéressant *Cahier* contient des « maximes » de moraliste chrétien, « pensées » fines et nobles, exprimées souvent en formules bien frappées. Nous aimerions que l'auteur retouche quelques phrases (p. 108, en bas) qui pourraient amener des lecteurs non avertis à croire que la création n'a pas été libre et que le monde émane de Dieu naturellement comme la lumière du soleil.

Traités de spiritualité

D. Rambaud, O. P. *Pour la Vie Intérieure.* — Lyon, Vitte, 1931 ; in-8° écu, 288 pp., 15 fr.

En ce « tout pratique petit traité de spiritualité, point obstinément didactique », le R. P. a réuni des articles précédemment parus dans *La Couronne de Marie*. Il veut offrir « non du nouveau » mais du « concret le plus possible, du vivant, du vécu », et il donne en effet, sous une forme familière, de judicieux conseils pour la vie chrétienne, spécialement pour l'oraison, la direction spirituelle, la mortification, la dévotion au Saint-Esprit, la vocation.

F. Cuttaz, Supérieur du Grand Séminaire d'Annecy. *Le Juste. Précieux effets de la grâce sanctifiante. Essai dogmatique, ascétique et mystique.* Nouvelle édition, revue et augmentée. — Paris, de Gigord, 1931 ; in-8°, 368 pp.

Nous souhaitons que cet excellent livre soit lu par beaucoup de prêtres, d'étudiants en théologie, de fidèles instruits, et utilisé par un grand nombre de Cercles d'études. Il le mérite.

« Pour conserver à tout prix la grâce et tâcher de l'augmenter, il faut l'avoir en haute estime, et, pour l'avoir en haute estime, il faut savoir ce qu'elle est, ce qu'elle fait dans les âmes, ce qu'elle vaut à qui la possède pour le présent et pour l'avenir. » Ainsi s'exprime avec raison l'auteur, et son « essai » donne bien cette connaissance. Il y étudie toutes les questions concernant la grâce, soit opérante (aptitude à la

gloire, participation à la nature divine, filiation surnaturelle, justification, habitation de Dieu dans l'âme, vertus infuses, grâces actuelles, dons du Saint-Esprit), soit coopérante (efficacité spéciale de la prière, mérite, satisfaction, vie surnaturelle). Il le fait en théologien savant, en professeur habile, en prêtre pieux et zélé, avec précision et exactitude, avec clarté, avec une discrète émotion. Peut-être a-t-il tendance à trop multiplier les citations d'auteurs contemporains; un certain nombre pourraient, semble-t-il, être supprimées ou au moins mises en note; le volume s'en trouverait allégé.

La souffrance

R. de la Chevasnerie, S. J. *Bienheureux ceux qui souffrent.* — Paris, Peigues, 1931; in-12, 240 pp., 12 fr.

Un très beau livre, écrit « par un malade, pour ses frères qui souffrent et ceux qui les approchent ». Il commente simplement quelques épisodes de l'Évangile. Mais ce commentaire est écrit sans aucune vaine littérature, avec un sens vrai, profondément religieux, de la miséricorde du Christ, avec une connaissance vraie, vécue, profondément affectueuse, de la souffrance humaine; et par son émouvante vérité, il montre Jésus tout proche de ceux qui souffrent, et par là les éclaire et les réconforte. Puisse-t-il être lu par tous les malades et par tous ceux qui ont la douce et délicate mission de les soigner.

Vie contemplative et vie religieuse

Robert de Langeac. *Virgo Fidelis. Le prix de la vie cachée, Commentaire spirituel du Cantique des Cantiques suivi de Conseils aux âmes d'oraison.* — Paris, Lethielleux, 1931; in-8° couronne, XIV-418 pp., 18 fr.

Le P. Garrigou-Lagrange nous apprend, dans une très élogieuse préface, que sous le pseudonyme de Robert de Langeac se cache un prêtre visité depuis longtemps par la souffrance. Le *Commentaire* n'est pas une explication littérale, mais une

libre paraphrase spirituelle du texte sacré. Il insiste sur l'amour du Christ pour nous, le prix de la vie cachée, la joie profonde de l'âme fidèle (*virgo fidelis*) qui s'applique généreusement à cette vie. Élevé, simple et chaud, il sera goûté surtout des religieuses contemplatives. — Les *Conseils aux âmes d'oraison*, précis, directs, pratiques, s'adressent à un public plus large. Peut-être y aurait-il intérêt à les publier à part.

G. Foch, S. J. *Ma vie en Dieu.* — Toulouse, Apostolat de la prière, 1931 ; in-8°, 266 pp., 9 fr.

Cet ouvrage posthume contient les Instructions de retraites que le regretté P. F. avait coutume de donner dans les communautés religieuses de femmes. Elles ont été revues sur une reportation sténographiée par le P. Parra. La doctrine, généreuse et vaillante, s'apparente à celle des PP. Lallemand et Surin ; le ton est vif et entraînant.

Zèle

Joseph Dartigue, S. J. *Le Zèle. Causeries.* Édition nouvelle. — Montauban, Éditions de la Bastiolle, 1931 ; in-8°, 381 pp., 15 fr.

Après avoir rappelé les motifs surnaturels du zèle et indiqué brièvement sa nature, le Père D. donne des conseils pour ses différentes manifestations (prière, parole, actes, œuvres, œuvres sociales, presse, vie, sacrifices, travail). Il « cause », et ses simples causeries, libres, familières, un peu touffues, sont pleines de bon sens, riches d'expérience, agréables et entraînantes. Les pages consacrées à la contemplation demeurent assez imprécises.

Jésus-Christ

Lucien Chambat, O. S. B. *La Royauté du Christ selon la doctrine catholique.* — Paris, Téqui, 1931 ; in-12, XV-74 pp., 5 fr.

Cette excellente brochure est la première de la collection

de la revue du *Christ-Roi*. Dom C. y étudie la nature de la royauté du Christ et la sujétion que cette royauté réclame de nous dans l'ordre intellectuel et moral, la vie familiale, les associations privées, le domaine politique. Il expose la doctrine catholique avec exactitude, précision et clarté, mettant au service de ses lecteurs une science théologique avertie et sûre. Sur un point cependant, à propos de la soumission de l'intelligence aux décisions doctrinales non infaillibles de l'Église, il nous semble demeurer un peu incomplet. Il indique en effet qu'il ne peut s'agir là d'un assentiment de la vertu théologale de foi, et fait appel à la vertu de docilité, forme de la vertu de prudence. Tout cela est exact. Mais, même dans ce cas, il ne suffit pas de dire que l'Église est plus éclairée que nous (à la manière d'un directeur spirituel expérimenté); elle demeure *maîtresse* de vérité, maîtresse à qui nous devons un certain assentiment intellectuel, non seulement par prudence, mais encore en justice, parce qu'elle a autorité, et autorité sur nous. Cet assentiment est exigé par l'*obéissance*, et non pas seulement par la docilité. Il reste qu'il peut être plus ou moins ferme, selon la forme de la décision doctrinale intervenue et l'organisme dont elle émane.

Ch. Parra, S. J. *Gethsémani. Neuf méditations pour l'Heure Sainte sur l'agonie de Jésus*. — Toulouse, Apostolat de la prière, 1931; in-16, 135 pp., 3 fr. 50.

Ces méditations mettent en lumière tout ce qu'il y a de tragique dans la Passion, et par leur style incisif, nerveux et pieux, secouent le lecteur. Ce bienfaisant réalisme a cependant un inconvénient : il entraîne le P. P. à quelques formules légèrement maladroites (p. 128 : En ce moment Jésus s'applique à être homme, à faire l'homme), ou légèrement exagérées (pp. 15-16, 30-33, sur le dégoût du Christ) ou même peu exactes (p. 32 : Du fond de son corps meurtri et las, du fond de son âme abreuvée de honte, montent les lâches conseils de la tentation).

Eucharistie

Chanoine L. Birot. *Le Saint Sacrifice.* — Marseille, Éditions Publiroc, 1930; in-16, 215 pp., 3 fr. 85.

Dans ce petit livre, de format commode, M. L. B. veut apprendre aux fidèles le prix incomparable de la messe, leur montrer qu'elle donne satisfaction aux aspirations religieuses les plus profondes de la nature humaine, les amener à y assister plus régulièrement et plus pieusement. Il traite de la notion de sacrifice, du sacrifice de Jésus-Christ pendant toute sa vie terrestre et au Calvaire, de sa médiation éternelle au Ciel, de la messe et de la communion. L'idée est très heureuse, et malgré les difficultés du sujet, l'exposé a de l'élan et se lit facilement; peut-être seulement gagnerait-il par endroits à plus de concision; peut-être aussi quelques parties demeurent-elles un peu confuses et pourraient-elles prêter à discussion (à propos, par exemple, de la place du Calvaire dans la vie de Jésus, ou de l'essence du sacrifice de la messe).

Le divin Mystère eucharistique. — Avignon, Aubanel Père, 1931; in-8°, 53 pp.

Brochure au ton lyrique et sans prétention doctrinale sur la messe et l'assistance à la messe. Elle juxtapose de belles citations de Dom Guéranger, de Bossuet et de Mgr Lejeune.

Élans d'amour envers Notre-Seigneur au Saint Sacrement, Traduction de l'italien par Lucie Leborgne-Arvet. — Turin, Marietti, 1931; in-32, 204 pp., 2 fr.

Suite de belles et chaudes élévations, souvent inspirées de l'Écriture. Beaucoup d'âmes pieuses pourront y trouver une aide très efficace pour leurs visites au Saint-Sacrement et pour leurs oraisons.

B.-M. Morineau, S. M. M. *L'Eucharistie ciment du Royaume de Dieu.* — Toulouse, Apostolat de la prière, 1931; in-16, 113 pp., 3 fr. 50.

Quatre conférences, sans prétention proprement doctri-

nale. Elles développent cette idée que l'Eucharistie a pour but de promouvoir en nous la vie d'enfants de Dieu et de vivifier le corps mystique du Christ.

Sainte Vierge

Lourdes. Deuxième Congrès Marial National (23-27 juillet 1930). Compte-rendu officiel. — Lourdes, Œuvre de la Grotte, 1931.

Un grand in-8° de 330 pages, illustré de 124 gravures, est consacré aux Séances Générales. Il relate l'histoire du Congrès et en reproduit les discours, sermons et rapports scientifiques. Ces derniers ont pour objet : la théologie de l'Immaculée-Conception (P. E. Longpré, M. Pourrat, R. P. Auriault); l'histoire du fait de Lourdes (Chanoine Lemaître, abbé Belleney, P. Chardavoine); l'apologétique du miracle (Dr Vallet, P. Peillaube, P. Cavallera). — Trois brochures sont consacrées aux conférences sur la pureté faites aux réunions spéciales de prêtres, de jeunes gens et de jeunes filles.

Comme le désirait Son Excellence Mgr Gerlier, ces pages attachantes, en conservant l'émouvant souvenir des grandes journées du Congrès, en prolongeront et étendront heureusement le bienfait, doctrinal et pratique, à travers les âmes.

Chanoine Gabriel Blanc. *La Mère du Bel Amour.* — Marseille, Éditions Publiroc, 1931; in-8°, 234 pp., 10 fr.

Comme le dit le cardinal Lépicier dans sa lettre-préface, M. B. n'a pas voulu composer à proprement parler une œuvre historique, une biographie; il a cherché plutôt à aider les âmes à se représenter la Sainte Vierge, toute belle, toute pure, toute sainte; il a donc utilisé au besoin certaines pieuses vraisemblances et a répandu sur quelques-unes des pages de son livre comme un parfum des « Fioretti ». Il faut lire en cet esprit son bel ouvrage. On goûtera alors beaucoup sa saine doctrine théologique, sa piété profonde, sa poésie; et si telle précision de détail paraît un peu hasardée ou telle idée (e. g. la nuée lumineuse) un peu trop poussée, on appréciera fort le caractère mesuré, judicieux et sérieusement documenté de l'ensemble du récit.

Henri Sarrette. *Gratia Plena.* — Paris, Éditions Spes, 1931 ; in-8°, 87 pp., 3 fr. 50.

Causeries familières et vivantes faites à de « jeunes travailleuses ». L'auteur étudie les vertus de la Sainte Vierge telles qu'elles apparaissent dans les mystères de l'Enfance de Jésus, et les propose comme modèles à ses auditrices.

François Girerd, Missionnaire du Sacré-Cœur. *La vraie dévotion à Notre Dame du Sacré-Cœur.* — Paris, Téqui, 1931 ; in-8°, 107 pp., 6 fr.

Cette brochure expose comment le vocable Notre-Dame du Sacré-Cœur exprime à la fois que la Sainte Vierge est notre maîtresse et reine (*domina*), et se trouve unie très étroitement au Sacré-Cœur comme trésorière de ses grâces.

Louange de Notre-Dame. — Collection Ars et Fides. Paris, Bloud et Gay, 1930; in-8°, 256 pp., 15 fr.

Anthologie de poèmes modernes en l'honneur de la Sainte Vierge. Tous sont d'inspiration chrétienne. Plusieurs sont fort beaux. Tous ont-ils valeur littéraire?

Spiritualités diverses

Pierre de Puniet, O.S.B. *La spiritualité bénédictine.* — Abbaye de Praglia (Bresseo-Padova), 1931 ; in-12, 48 pp., 3 lires.

Cet opuscule a d'abord paru dans les *Cahiers Thomistes.* Dom P. y montre avec finesse la valeur spirituelle de la Règle de saint Benoît et met en relief son principe fondamental : il faut honorer Dieu présent en l'âme par la prière individuelle et liturgique, et demeurer joyeusement docile à son action intime et souveraine.

Abbé L. Blin. *Commentaire du Directoire Spirituel de saint François de Sales.* — Visitation du Mans, 1930; 2 vol. gr. in-8, VIII-508 et 479 pp., chacun 18 fr.

Cet ouvrage s'adresse aux Visitandines et aux prêtres chargés de leur conduite spirituelle. M. B., aumônier de la Visitation du Mans pendant plus de vingt ans, y éclaire les pratiques recommandées par le *Directoire* en les rattachant aux grands principes de la spiritualité salésienne, et montre que leur multiplicité tend à unifier l'âme et non à la disperser. Son exposé, qui a gardé la forme simple et directe de conférences, est clair, solide, plein de sagesse.

Erratum à *Vie Spir.*, janvier. — Dans *L'âme du prêtre...*, p. 15, l. 15, lire *une intention perverse*, au lieu de *l'intention contraire.*

fr. J. Périnelle, O. P.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Benjamin-Octavius, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).